13me Année — N° 115 Août-Septembre 1929.

Cahiers du Sud

SOMMAIRE

Léon-Gabriel Gros .... *Eveillez l'eau qui dort*
Holderlin .... *Hypérion*
André Delons .... *Poèmes*
Marcel Brion .... *Pierre Puget architecte et urbaniste*
Pierre Simon .... *Premières notes de vol*
Joseph Mainsard .... *Païens et Mystiques d'Irlande*

CHRONIQUES

Livres, par Henri-Charles Puech, Pierre Audard, G. Mouren. — Lettres Etrangères, par Marcel Brion, A. Paley.

Machines Parlantes, par Jean Malan.

A Marseille, par Gaston Castel, Jules Roque, Charles Isnard.

A Alger, par L. L. B.

A Fes, par Charles-Tristan Pehau.

BUREAUX : 10, Quai du Canal, MARSEILLE
(Dépôt à Paris : *Librairie J. CORTI*, 6, Rue de Clichy.)

N° 115 15me Année Août-Septembre 1929

Cahiers du Sud

Tome VI. — 2me Semestre 1929.

Poèmes

EVEILLEZ L'EAU QUI DORT

J'ai connu la saveur des veines et des lèvres,
Les éventails des rires et des perles,
Tout est trop gai pour le cœur de la vie,
Il est plus chaud que le plus chaud poème,
Il bat plus vite.

Il est plus pur que le vent sur les pierres froides,
Il est moins connu que la mer
Et plus obscur.

J'ai retrouvé le mot des feuilles et des herbes,
Les routes se croisaient comme des fils de feu.
Il y a quelqu'un que j'ai trouvé dans la lumière,
Ce n'est pas Dieu.

CRIMES DE LA PURETE

Pureté par toi seule ennemi de mes frères
Percé de tes éclairs et de tes diamants
Laisse moi laisse moi, les ombres de la terre
Suffisent aux désirs d'un aussi pauvre amant.

Ta bouche dévorant le bûcher du silence
Aux flammes d'une voix qui me ferait mourir
M'appelle près de toi, tu me donnes tes lances,
L'amour, dans sa clarté je ne peux pas dormir.

Ton grand rire cruel comme les plantes vertes
Avec les doigts de l'herbe et les couteaux du vent
Va refermer des plaies que je gardais ouvertes
Sous le sceau des venins et des charbons ardents.

Velours, l'ombre des mots et le chant des frontières,
Facilement lové au fond du cœur l'amour,
Fontaines prenez -vous dans cette nuit de pierre,
Et que le gel nous aide à oublier le jour.



Son corps était sur lui une bête mauvaise,
Les épines des mots ont lacéré sa chair,
Alors pour posséder le vent qui bat les vitres
Il ouvrit tout à coup les portes de l'hiver.

S'étant crucifié lui-même aux carrefours,
Pureté, il brisa ses ongles et ses doigts,
Il se creva les yeux pour posséder le ciel.

Qu'importe sur ta chair la morsure des chaînes,
La nuit à tes genoux est à genoux quand même
Et l'ombre du soleil ne trouble plus tes yeux.

Le ciel contre mon cœur est toujours une lance,
La terre près de moi ne peut plus me sauver,
Qui donc, me libérant du ciel et de la terre
Délivrera mon sang qui ne veut pas couler ?

*
* *

Les bêtes blanches de la nuit,
Les fleuves lui léchaient les mains
Et ses paupières de métal
Portaient les herbes de la pluie.

Poitrine douce des oiseaux
Son poignet battait sur les pierres,
Ele brisait entre ses doigts
Le collier des eaux de la Terre,

Les longues larmes des miroirs,
Les musiques mal oubliées,
Sur mille portes défendues
Les clefs hurleuses de l'amour.

Le feu du ciel brûlait les arbres,
Les sirènes agonisaient
Et les colombes tombaient mortes
Sur un bûcher de pierreries.

Voix des poèmes et des perles,
Arbres de chair, arbres de sang,
Voici venir les pieds cruels
De la tueuse de diamants.

O mains qui briserez les murs
De l'aube aux cloches de rosée,
Il est temps de fermer les lèvres,
Il est temps de faire la mort!

THE GREAT DISTRESSFULL LAND

Feuillages de la pluie pareils aux arbres de la destinée,
Nuages lourds du regret mal assouvi de la mer,
Et vous hommes de chair heureux de votre peau et de votre sang,
Hommes dans la toison nocturne des villes
J'entends vos pas et je vous aime,
Vous ne m'écoutez pas.
Pour mieux vous posséder je ferme les paupières
Vous écartez les branches et soudain tordez la pluie
De l'autre côté de la mer
De la fin brusque des prairies
Où le vent tueur de lumières met toutes ses algues
Au cou des oiseaux.
Mais le secret perdu dans la clarté des pierres
Mais cet homme sentant l'herbe et le sel
L'homme qui serait toi fume des cigarettes
Fait tourner les gramophones
Et pour lui dans les chambres de tous les hôtels
Les femmes de rencontre changent de visage
De complices miroirs assassinent les villes
Il n'y a plus de place pour les reflets de la pluie
Et les murs sont sans écho
Au centre de cristal de la douleur
La lumière n'est plus que la petite boule d'acier
Qui naît aux yeux des morts
Cette fleur du printemps sans odeur
Sur la haute tige de métal du bout du monde
Ou se balance avant de tomber
Le dernier battement du cœur.

Léon-Gabriel Gros.

Hypérion

LIVRE PREMIER

HYPERION A BELLARMIN

Nous étions aux derniers beaux jours de l'année, après notre retour de l'Attique.

L'automne n'avait pas voulu le céder au printemps pour la douceur de l'atmosphère ; c'était bien le temps qui convenait le mieux aux souvenirs des peines souffertes et des joies évanouies de l'amour. Les feuilles, qui commençaient à se faner, avaient pris la teinte du ciel au soleil couchant ; seuls les lauriers et les sapins montraient leur éternelle verdure. Des oiseaux migrateurs s'attardaient dans le ciel serein ; d'autres s'étaient dispersés dans les vignes et les jardins et y moissonnaient gaiement ce que l'homme y avait laissé. Et du ciel ouvert coulait comme l'onde une lumière plus claire, tandis qu'à travers les branches d'arbres souriait le divin, le tout bon soleil, que jamais je ne nomme sans un sentiment de joie et de gratitude — dont souvent un seul regard m'a guéri du plus profond chagrin et a délivré mon âme de ses découragements et de ses inquiétudes.

Nous allâmes revoir encore, Diotima et moi, tous nos chers petits sentiers ; et partout c'était le souvenir d'heureux instants qui nous revenaient à la mémoire.

Nos pensées se reportèrent au dernier mois de Mai ; autrefois la terre ne s'était jamais montrée à nous sous cet aspect, pensions-nous ; elle avait été comme transformée : un nuage argenté d'arbres en fleurs, une

joyeuse flamme d'où jaillissait la vie et qui purifiait tout.

« Ah ! s'écria Diotima, « comme alors respiraient la joie et l'espérance, comme tout croissait dans la nature, sans arrêt mais aussi sans peine, avec la bienheureuse quiétude de l'enfant qui joue sans penser à rien. »

« C'est à cela », m'écriai-je, « que je la reconnais, l'âme de la nature, à ce feu qui brûle en silence, à cette lenteur dans sa puissante hâte ».

« Et c'est précisément cette lenteur qui plaît tant aux heureux », reprit Diotima ; te souviens-tu ? une fois, c'était un soir, nous étions tous deux sur le pont après un violent orage, et les eaux rougies du torrent fuyaient sous nos pieds avec la rapidité de la flèche ; mais, à côté, la forêt continuait à verdoyer dans le calme et c'est à peine si les feuilles claires des hêtres frémissaient. Nous éprouvions un vrai sentiment de bien-être en voyant que cette réconfortante verdure ne s'enfuyait pas comme le torrent et que le printemps, dans sa beauté, nous rendait muets comme un oiseau apprivoisé ; et pourtant, lui aussi, il s'en est allé de nos montagnes. »

Nous sourîmes à ces mots, malgré notre envie de pleurer.

C'est que notre propre félicité devait aussi s'en aller de la même manière, et nous en avions le pressentiment.

Oh ! Bellarmin, qui donc peut se dire sûr de lui, quand le beau lui-même est condamné à passer, quand la divinité doit, elle aussi, s'humilier, et partager le triste sort de mourir avec tout ce qui est mortel !

HYPERION A BELLARMIN

Je m'étais attardé en compagnie de cette charmante enfant devant sa maison jusqu'à ce que l'astre de la nuit brillât dans la sérénité du crépuscule ; j'étais ensuite rentré chez les Notara la tête pleine de pensées et l'âme débordante de rêves héroïques, comme toujours en sortant de ses bras. Il était arrivé une lettre d'Alabanda.

« On s'agite, Hypérion », m'écrivait-il, « la Russie a déclaré la guerre à la Porte ; une flotte est en route

pour l'Archipel...; les Grecs reconquerront leur liberté s'ils se soulèvent pour refouler le Sultan sur l'Euphrate. Les Grecs feront leur devoir, les Grecs seront libres et j'éprouve au cœur une indicible joie à la pensée que je vais encore pouvoir faire quelque chose. Je ne vivais pas avant que les choses en fussent à ce point. »

« Si tu n'as point changé, viens. Tu me trouveras au village de Coron. Prends la route de Misitra. J'habite au pied de la colline, dans la maison blanche qui touche la forêt.

« J'ai quitté les gens dont tu avais fait la connaissance chez moi, à Smyrne. La finesse de ton instinct qui te tient éloigné d'eux t'avait bien conseillé.

« Je brûle du désir de t'avoir à mes côtés en commençant cette nouvelle existence. Jusqu'ici le monde a été trop ingrat pour toi et tu as eu raison de ne point te montrer à lui tel que tu es. Plutôt que d'être servile tu préféras ne rien faire et l'oisiveté t'a rendu chagrin et rêveur.

« Tu ne voudrais pas te vautrer dans un marais. Eh bien ! viens, viens et nous nous baignerons en pleine mer.

« Ce sera, cher et unique Ami ; ce sera pour notre bien à tous deux. »

C'est en ces termes qu'il m'écrivait. Je me sentis d'abord très touché ; la honte me brûlait le visage ; le sang me bouillait dans les veines comme s'il eût jailli d'une source brûlante ; je ne pouvais rester en place une seconde, tant je souffrais. Mais je me ressaisis et à l'idée qu'Alabanda m'avait devancé et l'emportait sur moi, je n'en pris désormais que plus à cœur l'œuvre à venir...

Je suis devenu trop oisif, pensai-je, je suis trop enclin à la paix, trop heureux, trop paresseux ; Alabanda regarde devant lui en bon pilote qu'il est. Alabanda est actif et cherche sa proie dans les flots agités ; toi, vas-tu rester là, les bras croisés ? ou te contenter de belles phrases et à l'aide de formules d'incantation essayer de charmer le monde ? Mais tes paroles seront comme des flocons de neige, sans aucun effet ; elles ne feront qu'obscurcir l'espace et les formules ne convaincront que ceux qui sont déjà convaincus : les incrédules, eux, ne t'écouteront même pas. — Il est, parbleu ! fort bien de se montrer doux en temps opportun;

mais il est détestable de choisir mal son moment pour faire preuve de douceur ; cela frise la lâcheté. — Mais Harmodius ! Je veux être ton myrte, oui, comme ton myrte où se dissimulait ton glaive. Je ne veux pas que l'oisiveté dans laquelle j'ai vécu soit vaine. Désormais mon sommeil sera comme l'huile dans laquelle pénètre la flamme. Je ne m'arrêterai pas à regarder, là où il faut agir, je n'irai pas non plus en quête de nouveautés alors qu'Alabanda cueillera ses lauriers.

HYPERION A BELLARMIN

Après avoir lu la lettre d'Alabanda, Diotima devint d'une pâleur qui me remua jusqu'au fond de l'âme. Mais presqu'aussitôt elle se mit, d'un air à la fois sérieux et désinvolte, à me dissuader de mon projet et nous échangeâmes maintes paroles pour et contre à ce sujet. « O vous, les violents ! » s'écria-t-elle, « qui êtes tout de suite prêts aux pires choses, n'oubliez pas la Némésis ! »

« Celui qui a souffert les pires choses, sait aussi s'accommoder du pire. »

« Si même tu t'en accommodais », fit-elle, « ce n'est pas pour cela que tu es né. »

« Il semble en effet», repris-je, « que je n'aie déjà que trop longtemps tardé. Aussi, je voudrais me charger l'Atlas sur le dos pour expier les fautes de ma jeunesse. Mais ai-je bien toute ma faculté de discernement ? Trouverai-je en moi assez de constance ? Oh ! Diotima n'insiste pas, je t'en prie. C'est précisément ce qu'il faut que j'acquière ici. »

« Pur caprice et vanité ! » s'écria Diotima ; « dernièrement encore tu étais plus modeste, quand tu disais que tu avais besoin de voir le monde pour te former. »

« Chère petite sophiste ! » fis-je à mon tour, « autrefois il s'agissait d'une tout autre chose. Quant à servir de guide à ma nation vers l'Olympe du divinement beau, là où des sources éternellement jeunes jaillit le vrai avec tout ce qu'il recèle de bon, c'est une mission à laquelle je ne me sens pas encore appelé. Mais, tenir une épée, je le sais, et pour l'instant il n'en faut pas davantage. Notre nouvelle ligue des esprits ne saurait vivre dans cette atmosphère ; la théocratie sacrée du

beau ne peut exister que dans un état libre ; c'est à lui qu'il faut une place au soleil et cette place nous allons sûrement la lui conquérir. »

« Tu conquerras, dit alors Diotima, « et tu oublieras à quelle fin tu auras conquis. Si tout va au gré de tes désirs tu auras ton Etat libre et puis tu te diras : pour qui, pour quoi ai-je donc travaillé : Hélas ! Elle se consumera, toute cette belle vie qui devait s'épanouir ici-même, elle s'usera tout entière même en toi. Dans cette lutte sauvage, tu vas être déchirée, chère belle âme, tu vieilliras, chère belle Intelligence ! et finalement désabusé et désespéré, tu te demanderas : où êtes-vous à cette heure, vous, qui fûtes les idéals de ma jeunesse ? »

« Il est cruel à toi, Diotima », répliquai-je aussitôt, de me déchirer ainsi le cœur, de me retenir par ma propre crainte de la mort et par ce qui me fait le plus aime la vie ; mais cela ne sera pas, non, jamais ! jamais ! L'esclavage tue ; mais une guerre juste vivifie toutes les âmes. C'est en jetant l'or dans le feu qu'on lui donne la couleur du soleil ! Ce n'est qu'en rompant ses entraves que l'homme jouit pleinement de sa jeunesse! Il ne peut se sauver qu'en allant résolument devant lui et en écrasant le serpent, je veux dire ce siècle vil et rampant qui empoisonne dans son germe tout ce qu'il y a de beau dans le naturel ! — Et moi, je vieillirais, Diotima ! si je délivrais la Grèce ? Vieillir ? devenir misérable, devenir un homme comme les autres? Alors il devait faire une bien triste figure, il devait être bien vide, bien malheureux, le jeune Athénien, messager de la victoire de Marathon, en franchissant le sommet du Pentelique et en plongeant ses regards dans les plaines de l'Attique ? »

« O chéri ! chéri ! » s'écria Diotima, « finis, je t'en supplie; je ne te dirai pas une parole de plus. Tu peux partir, tu dois partir, orgueilleux que tu es ! Hélas ! quand je te vois ainsi, je ne me sens plus aucun pouvoir, aucun droit sur toi. »

Elle se mit à pleurer amèrement tandis que je demeurais devant elle dans l'attitude d'un criminel. «Pardonne-moi, chère Créature du Ciel ! m'écriai-je en tombant à genoux devant elle, « pardonne-moi ; mais il faut que cela soit ! Je n'ai pas le choix, je ne réfléchis même pas. Une force est en moi qui me pousse et je ne

sais même plus si c'est ma propre volonté qui dicte ma résolution. »

« C'est ton âme tout entière qui te le commande », me répondit-elle. Ne pas lui obéir conduit souvent à la ruine ; lui céder, ce sera sans doute la même chose. Le mieux est que tu partes ; il y a plus de grandeur à le faire. Agis, toi ; j'aurai, moi, la force de le supporter.

HYPERION A BELLARMIN

A partir de ce moment Diotima changea d'une manière étonnante.

J'avais constaté avec plaisir que, depuis que nous nous aimions, sa vie jusque-là silencieuse et réservée s'exhalait en regards et en gentilles paroles, et son calme toujours en harmonie avec son esprit vibrait souvent pour moi d'un ardent enthousiasme. Mais qu'une belle âme nous devient vite étrangère quand, à peine épanouie, elle se voit forcée dès le premier matin de sa course, de s'élever jusqu'au milieu du ciel ! La pauvre enfant, on ne la reconnaissait pour ainsi dire plus tant il y avait alors en elle de sublimité et de souffrance.

Oh ! que de fois je me trouvai prosterné devant cette divine créature éplorée, m'imaginant, dans ma douleur pour elle, que mes larmes finiraient par emporter mon âme, tandis qu'au contraire, je me relevais dans un sentiment d'admiration et plein moi-même de nouvelles et irrésistibles forces ! De sa poitrine oppressée une flamme était montée dans son regard : pour ses vœux et ses peines il n'y avait plus assez d'espace dans son cœur : c'est pourquoi ses pensées étaient aussi sublimes qu'audacieuses. Ce qui maintenant régnait en elle, c'étaient une grandeur nouvelle, une puissance qui dominait tout ce qui était capable de sentir. C'était un être supérieur ; ce nétait plus une simple mortelle.

O ma Diotima ! si alors j'avais pu me douter de ce qui devait arriver !

HYPERION A BELLARMIN

Ces nouveaux projets enchantaient aussi le prudent Notara, qui me promit un fort contingent de partisans, espérant que l'on pourrait bientôt occuper l'isthme de Corinthe et de là dominer la Grèce dont il était comme

la clé. Mais le sort en décida autrement et réduisit tous ses efforts à néant, avant même qu'ils eussent donné leur plein effet.

Il me conseilla de ne point me rendre à Tina, de descendre tout droit dans le Péloponnèse et, si possible, sans éveiller l'attention de personne. Chemin faisant, pensait-il, j'écrirais à mon père ; ce vieillard réfléchi donnerait plus aisément son pardon pour un acte déjà accompli que son consentement à un acte projeté. A mon sens ce n'était pas bien agir ; mais quels sentiments n'aurions-nous pas sacrifiés, quand il s'agissait d'atteindre un aussi noble but que celui que nous avions alors en vue !

« Je doute », poursuivit Notara, « que dans le cas présent tu puisses compter sur l'aide de ton père ; aussi vais-je te donner ce qu'il te faut encore pour vivre pendant quelque temps et pour agir. Si un jour tu le peux, tu me le rendras ; sinon, disons dès maintenant que le mien est aussi le tien. N'aie donc point honte d'accepter cet argent, ajouta-t-il en souriant, les coursiers de Phébus eux-mêmes ne vivent pas de l'air du temps, comme nous le racontent les poètes.

HYPERION A BELLARMIN

Bientôt arriva le jour des adieux.

Toute la matinée j'étais demeuré là-haut, dans le jardin de Notara à l'air frais de l'hiver, sous les cyprès et les cèdres qui avaient encore conservé toute leur verdure. J'étais très calme. Je puisais dans ma jeunesse même les forces dont j'avais besoin pour résister à l'épreuve et la douleur que je pressentais me portait elle-même comme le vent porte le nuage.

La mère de Diotima avait prié Notara, nos autres amis et moi de consentir à passer encore chez elle ce dernier jour. Ces bonne gens s'en étaient tous réjouis pour Diotima et pour moi et ce qu'il y avait de grand dans notre amour ne leur avait point échappé. Aussi devaient-ils, à l'heure de notre séparation, nous assister et nous donner leur bénédiction.

Je descendis. Je trouvai ma chère Diotima à la cuisine. Il lui semblait qu'en ce jour c'était pour elle comme un devoir sacré de vaquer aux soins du ménage. Elle avait tout arrangé, tout embelli dans la maison et

n'avait voulu permettre à personne de lui aider. Toutes les fleurs qui restaient encore dans le jardin, c'était elle qui les avait cueillies et, à cette époque déjà avancée de l'année, elle avait même rassemblé des roses et trouvé des grappes de raisin frais.

Elle connaissait mon pas. Quand je montai elle vint doucement au-devant de moi, les joues encore toutes empourprées de la flamme du foyer et ses yeux sérieux, qui semblaient encore grandis, brillants de larmes. Elle s'aperçut aussitôt de ma forte émotion et me dit :

« Entre donc, mon chéri ; ma mère est là, et moi, je viens tout de suite. »

J'entrai. Cette noble dame était assise et me tendit sa belle main. — « Te voilà », s'écria-t-elle, « te voilà, mon fils ; En vérité je devrais me fâcher ; ne m'as-tu pas pris mon enfant ? et, par tes discours, n'as-tu pas banni de moi la raison ? Tu as fait ce que tu as voulu et voilà que maintenant tu t'en vas ; mais pardonnez-lui, vous autres, Puissances célestes ! s'il a tort en agissant comme il le fait ; et s'il a raison, n'hésitez pas à donner votre aide à ce cher enfant ! » J'allais répondre quand, juste à cet instant, entra Notara avec tous nos amis et, derrière eux, Diotima.

Nous gardâmes une seconde le silence. Nous rendions hommage à l'amour attristé que tous nous ressentions, tout en appréhendant de nous laisser emporter trop loin par nos discours ou par de trop fières pensées. Enfin, après avoir échangé quelques paroles avec Diotima, celle-ci me pria de lui parler d'Agis et de Cléomènes, parce que souvent j'avais fait allusion avec enthousiasme à ces deux héros et dit que, comme Prométhée, ils étaient, eux aussi, des demi-dieux, et que dans leur lutte pour les destinées de Sparte, ils avaient fait preuve de plus d'héroïsme que n'importe quels autres héros des plus merveilleuses légendes. Le génie de ces hommes, dis-je, marque le crépuscule de l'histoire des Grecs comme Thésée et Homère en furent l'aurore.

Je racontai l'histoire, et quand j'eus fini nous nous sentîmes tous réconfortés de corps et d'esprit.

« Heureux celui », s'écria un de nos amis, « dont la vie peut alterner entre les plaisirs du cœur et la joie des combats ! »

« Eh oui, » fit un autre, « le secret de l'éternelle jeunesse ne consiste-t-il pas à ne dépenser de ses forces

que ce qu'il faut et à se conserver tout entier pour le plaisir et le travail? »

« Oh! » dit Diotima en me regardant, « comme je voudrais t'accompagner! »

« Chère petite », lui répondis-je, « il est préférable que tu restes. La prêtresse ne doit pas s'éloigner de son temple. Tu entretiens ici la flamme sacrée, tu y entretiens aussi le Beau dans la paix et le silence; que je le retrouve quand je reviendrai! »

« Tu as encore raison, cher Hypérion, cela vaut mieux » dit-elle d'une voix que l'émotion rendait incertaine; et elle cacha ses beaux yeux d'azur dans son mouchoir, pour ne point montrer ses larmes et son trouble.

Oh! Bellarmin! En la voyant rougir ainsi à cause de moi, je crus que ma poitrine allait éclater. « Amis! » m'écriai-je, « je vous laisse cet ange, conservez-le moi. Rien n'existerait plus à mes yeux si je ne la savais pas en sûreté ici. Dieux du ciel! je n'ose pas me demander de quoi je serais capable si elle venait à me manquer! »

« Calme-toi, Hypérion ! » fit Notara en m'interrompant.

« Me calmer ? » dis-je; « ô braves gens que vous êtes! Vous trouvez tout naturel d'avoir des soucis au sujet de vos vergers en fleurs, et de vos champs ensemencés; vous n'hésiteriez pas à prier pour vos vignes, et moi, je n'aurais pas le droit au moment de la séparation de former des vœux pour le seul objet que mon âme adore ? »

« Si, cher ami, si ! » reprit Notara ému; et tu ne te sépareras d'elle sans lui avoir dit ce que tu désires ! Non, certes, par les dieux témoins de vos pures amours! soyez sûrs d'avoir ma bénédiction. »

« Tu me fais souvenir », lui dis-je rapidement, « que c'est cette bonne et chère mère qui doit nous bénir et, avec vous, nous être témoin.... Viens, Diotima! C'est ta mère qui consacrera notre union, jusqu'à ce que la jolie paroisse que nous espérons avoir bientôt, nous marie. »

Et je mis un genou en terre; toute rougissante en nous regardant de ses grands yeux, mais avec un sourire de fête sur les lèvres, elle se mit elle aussi à genou à mon côté.

« Depuis longtemps », m'écriai-je, « notre vie, ô Nature ! se confond avec la tienne; et, comme pour toi et pour tes dieux, c'est l'amour qui dans notre monde entretient la divine jeunesse.

« Nous avons porté nos pas dans tes bois », poursuivit Diotima, « et nous avons été comme toi, nous sommes allés là-bas de l'autre côté de la montagne avec tes enfants, les étoiles, comme toi. »

« Quand nous étions encore éloignés l'un de l'autre dis-je à mon tour, « quand notre ravissement naissant était encore aussi faible qu'un murmure de la harpe, quand nous nous trouvâmes, quand le sommeil nous abandonna et qu'en nous s'éveillèrent tous les sons pour les pleins accords de la vie, ô divine Nature! nous étions alors et toujours semblables à toi, et, au moment de la séparation, lorsque la joie expire, nous le sommes encore; nous sommes comme toi pleins de souffrance, mais bons néanmoins; et c'est aussi pourquoi il faut qu'une bouche pure atteste que notre cœur est sacré et éternel, comme toi. »

« Je l'atteste », prononça la mère.

« Nous l'attestons », firent aussi les autres.

A partir de cet instant toute parole devint pour nous superflue. Je me sentais le cœur plus fort que jamais; j'avais l'impression que le moment propice pour faire mes adieux était venu.

« Mes bien chers », dis-je, « l'heure de partir a sonné. » A ces paroles la vie parut se retirer de tous les visages. Semblable à une statue de marbre, Diotima se tenait debout et je sentais distinctement sa petite main mourir dans la mienne. J'avais tout tué autour de moi; j'étais comme un isolé, pris de vertige au milieu d'un immense silence où mon être débordant de vie ne trouvait plus rien sur quoi s'appuyer.

« Ah ! » dis-je, « faut-il que vous soyez-là, tous si froids, mes chers amis, quand un feu dévorant m'embrase le cœur! Seuls les dieux de ce foyer prêtent l'oreille à mes paroles!... Diotima !... Tu gardes le silence, tu ne vois pas!... Ah! il est heureux pour toi que tu ne voies pas ! »

« Pars, mon ami, pars, » soupira-t-elle, « puisqu'il le faut absolument; pars, mon bien-aimé! »

« O son délicieux de ta bouche ravissante! » m'écriai-je, en demeurant dans l'attitude d'un sup-

pliant devant ma tendre déesse... son délicieux! résonne encore une fois à mes oreilles, et vous, chers yeux, arrêtez-vous encore une fois sur moi! »

« Ne parle pas ainsi, ô mon ami! » fit-elle, « dis-moi, je t'en prie, des paroles plus sérieuses, des paroles qui me donnent du courage! »

Je voulus me contenir; mais j'avais l'impression de rêver.

« Malheur! » dis-je, « ce ne sont pas là des adieux avec l'espoir de retour. »

« Veux-tu donc la tuer? » s'écria tout à coup Notara Regarde-là, elle est toute pleine de mansuétude et te voilà hors de toi. »

Je levai mes regards sur elle et de mes yeux jaillirent des larmes brûlantes.

« Adieu, Diotima », lui dis-je, « Adieu, ciel de mon Amour! »... Soyons courageux, mes chers amis, ma chère Mère. Je fus pour toi joie et douleur. Adieu ! adieu ! »

Je sortis en chancelant. Diotima seule me suivit.

Le soir était venu et dans le ciel montaient les étoiles. Nous nous étions arrêtés, silencieux, au-dessous de la maison. En nous comme autour de nous il y avait quelque chose de l'éternité. Tendre comme l'azur, Diotima m'enveloppait de tout son être. « Cher fou », me souffla-t-elle mystérieusement à l'oreille, avec sur les lèvres le sourire d'un être immortel, « qu'est-ce que la séparation? »

« Je me sens aussi autrement maintenant », lui dis-je, « et je me demande ce qui, de ma peine ou de ma joie, est un songe. »

« Toutes deux », répondit-elle, « et toutes deux sont bonnes. »

« Ame parfaite », m'écriai-je, « je parlerai comme toi. C'est au firmament que nous nous reconnaîtrons. Entre toi et moi, qu'il soit notre symbole tant que nos lèvres seront condamnées au silence. »

« Qu'il le soit ! » dit-elle d'une voix lente et d'un accent que je n'avais encore jamais entendu... Ce fut le dernier son de sa voix qui frappa mon oreille. Sa chère silhouette disparut dans l'ombre du crépuscule et je ne sais pas si ce fut vraiment elle que j'aperçus encore quand je me tournai une dernière fois et qu'à mes yeux apparut, l'espace d'une seconde, une forme

imprécise et fuyante qui s'évanouit aussitôt dans la nuit.

HYPERION A BELLARMIN

Pourquoi donc raviver mes souffrances en te les racontant et renouveler en moi les émotions de ma jeunesse? Ne suffit-il pas d'avoir parcouru une fois le cercle des choses mortelles? Pourquoi ne restè-je pas dans le calme que mon âme avait fini par retrouver?

Parce que, mon cher Bellarmin, parce que chacun des souffles de notre respiration a sa valeur pour notre cœur, parce que chacune des métamorphoses de la nature contribue aussi à sa beauté. Lorsque notre âme a passé par toutes les épreuves de la vie et qu'elle a fini par trouver une paix sacrée dans l'isolement, n'est-elle pas comme l'arbre dépouillé de son feuillage? comme une tête privée de ses boucles? ô Bellarmin, mon ami! je me suis reposé un instant; comme un enfant, j'ai vécu sous les paisibles ombrages des côteaux de Salamine, oubliant le destin et l'ambition des hommes. Depuis cette époque bien des choses ont changé d'aspect à mes yeux et la paix que j'ai désormais acquise à mon âme est telle que je puis, sans risquer de la troubler, poser mes regards sur n'importe quelle douleur humaine. O mon ami! c'est l'esprit qui, lui, finit par nous réconcilier avec toutes choses. Tu ne le croiras peut-être pas, du moins si c'est moi qui te le dis. Mais je pense que tu devrais bien t'être aperçu à la seule lecture de mes lettres jusqu'à quel point mon âme s'est de jour en jour apaisée. Dorénavant je te le répéterai tant et tant de fois que tu finiras bien par y croire.

Je t'envoie les lettres que Diotima et moi nous nous sommes écrites après mon départ de Calaurie. Elles sont ce que j'ai de plus cher à te confier, et contiennent la peinture la plus chaude de ces jours de ma vie. Elles ne t'apporteront presque aucun écho des bruits de la guerre; mais ne te parleront que plus longuement de ma propre existence, ce qui, au fond, est bien ce que tu veux. Et puis, hélas! tu y verras aussi combien je fus aimé. Ce n'est assurément pas moi qui aurais jamais pu te le dire; seule Diotima en est capable.

HYPERION A DIOTIMA

Je suis enfin libéré des mortelles angoisses de la séparation, ô ma Diotima. Mon esprit en sort retrempé comme après un sommeil réparateur.

Je t'écris ces lignes du haut d'un des sommets de la montagne d'Epidaure. Ton île, Diotima, brille dans le lointain d'une faible lueur, et là-bas, le stade où je dois vaincre ou mourir. O Péloponèse! O vous, source de l'Eurotas et de l'Alphée! C'est sur vos rives que le sort décidera! Du fond des forêts spartiates s'élancera comme un aigle, à grands bruits d'ailes, l'antique génie de la contrée pour conduire notre armée à la victoire.

Mon âme brûle du désir d'accomplir de grandes actions et déborde d'amour pour toi. Diotima; je scrute des yeux les vallées de la Grèce comme si j'étais un puissant magicien qui n'eût qu'à crier: relevez-vous cités des dieux.

Il faut vraiment qu'un dieu habite en moi, car c'est à peine si je souffre maintenant de notre séparation. Comme les ombres des trépassés sur les bords du Léthé, mon âme vit à présent avec la tienne dans le ciel libre et le destin a cessé de régir nos amours.

HYPERION A DIOTIMA

Je suis maintenant en plein Péloponèse. La chaumière dans laquelle j'ai dormi, c'est la même où tout jeune encore je passai une nuit, autrefois, lorsque, en compagnie d'Adamas, je traversai cette contrée. Que j'étais heureux alors, quand, assis sur le banc, devant la maisonnette, j'écoutais le bruit d'une caravane venue de loin et le clapotis de la fontaine voisine qui déversait ses eaux limpides dans le bassin sous les acacias en fleurs.

A présent je me sens de nouveau heureux. Je voyage à travers ce pays comme à travers la forêt de Dodones dont les chênes résonnaient de glorieuses paroles prophétiques. Je ne vois que grandes actions dans le passé dans l'avenir, bien que du matin au soir je marche sous la voûte azurée du ciel. Crois-m'en, Diotima, celui qui traverse un pays comme celui-ci et peut encore supporter le poids d'un joug sur ses épaules sans devenir

un Pelopidas, ou bien n'a pas de cœur ou bien est totalement dépourvu de raison.

Ce génie a-t-il donc dormi si longtemps ? ou les temps se sont-ils écoulés sans qu'on s'en aperçoive comme le fleuve des enfers, trouble et silencieux dans sa morne oisiveté? Et pourtant on est prêt partout. Toutes les populations montagnardes des régions environnantes sont pleines d'une ardeur vengeresse et, comme un gros nuage orageux, elle attendent en silence que l'ouragan les emporte. Diotima! laisse-moi leur faire sentir le souffle de Dieu, laisse-moi leur faire entendre une parole qui vienne du cœur, Diotima! Ne crains rien. Elles ne sont pas si sauvages qu'on le croit. Je connais leur nature et ce qu'elle a de rude. Elle peut se moquer de la raison, mais elle pactise avec l'enthousiasme. Et celui-là seul ne se trompe jamais qui met toute son âme à ce qu'il fait. Point ne lui est besoin de jouer de finesse avec autrui, puisqu'il n'a aucun adversaire à combattre.

HYPERION A DIOTIMA

Demain je serai auprès d'Alabanda. Ce m'est un vrai plaisir que de demander le chemin de Coron et je le demande plus souvent qu'il n'est besoin. Je voudrais avoir les ailes du soleil pour voler jusqu'à lui, mais je me complais à en retarder l'instant et je me pose la question: comment sera-t-il?

Admirable jeune homme ! Pourquoi donc suis-je né plus tard que toi ? Pourquoi n'avons-nous pas eu tous les deux, le même berceau. Il m'est impossible de supporter la différence qui existe entre nous. Pourquoi vivais-je donc à Tina comme un jeune prêtre oisif et me contentais-je de rêver de ceux qui lui ressemblaient, alors que lui, il employait déjà son activité à mesurer ses forces avec celles de la nature et à lutter contre la mer, contre l'air et contre tous les éléments? Rien ne me poussait-il donc non plus à rechercher les plaisirs de l'action?

Mais je le rattraperai, je me hâterai. Par tous les dieux, je suis plus que mûr maintenant pour le travail. Mon âme se révolterait contre elle-même, si je ne me libérais pas bientôt par une vie active.

Fille sublime! comment ai-je pu exister en ta pré-

sence? Comment toi-même as-tu pu aimer un être désœuvré comme moi!

HYPERION A DIOTIMA

O chère Diotima! Je l'ai retrouvé!

Que je me sens donc le cœur léger et les muscles souples! Et l'avenir, l'avenir qui m'attire comme une eau profonde et transparente nous invite à rafraichir par un bain notre sang surchauffé. Mais trêve de bavardage. Alabanda et moi, nous sommes plus que jamais, tout l'un pour l'autre. Nous nous sentons plus libres dans nos rapports d'amitié sans que la plénitude et l'intensité de notre vie s'en trouvent amoindries.

Oh! comme ils avaient mille fois raison les anciens tyrans de s'opposer à des amitiés comme la nôtre. On y puise la force d'un demi-dieu et on n'y tolère autour de soi aucune dépravation.

Quand j'entrai dans sa chambre, c'était le soir. Il venait justement d'abandonner son travail et, assis dans un coin éclairé par les rayons de la lune, à proximité de la fenêtre, il suivait le cours de ses pensées. Comme je me trouvais dans la pénombre, il ne me reconnut pas et me regarda d'un air indifférent. Les dieux seuls savent pour qui il me prit. « Eh bien, » s'écria-t-il, « comment cela va-t-il ? » — « Comme ci, comme ça », répondis-je. Mais ce fut en vain que je cherchai à dissimuler. Ma voix trahissait trop visiblement la joie dont j'étais inondé. Alors, bondissant de sa place: « Est-il possible? Est-ce bien toi? » dit-il. « Mais oui, aveugle que tu es! » m'écriai-je en me jetant dans ses bras. « Maintenant », reprit Alabanda, oh! maintenant, Hypérion, tout va prendre une face nouvelle! »

« Je le pense bien », dis-je en lui secouant joyeusement la main. « Me connais-tu donc encore », poursuivit Alabanda au bout d'un instant, « as-tu toujours la même foi qu'autrefois en Alabanda? Cher et généreux ami, sais-tu bien que jamais je n'ai été aussi heureux que lorsque je sentais ton amour rayonner sur moi. »

« Comment ? » m'écriai-je, « est-ce bien là Alabanda qui parle? Tu mets peu de fierté dans tes paroles, ami. Mais c'est un signe du temps, que les natures de héros aillent maintenant mendier de l'honneur et que

le cœur humain, si épris de vie, s'attache, comme une orpheline, à recueillir quelques parcelles d'amour.

« Mon cher petit! » s'écria-t-il; « je commence à vieillir, vois-tu. Cette existence amollissante qu'on mène un peu partout, et puis l'histoire de ces anciens, chez lesquels je voulais te conduire, à Smyrne, pour te former.... »

« Quelle amertume », dis-je; « de voir que le dieu de la Mort, ce dieu sans nom qu'on appelle le Destin, ait aussi osé s'attaquer à ceux-là ! »

On apporta de la lumière et de nouveau nous nous regardâmes en silence avec la plus tendre attention. Depuis le jour où l'espoir avait germé dans nos âmes, l'extérieur de mon ami s'était sensiblement modifié. Comme le soleil de midi dans un ciel pâle, ses grands yeux toujours aimants, brillaient dans son visage flétri, du plus vif éclat, en me considérant.

« Très cher ! » me cria Alabanda d'un ton amical, en remarquant que je l'observais ; « cesse de me lancer de ces coups d'œil mélancoliques. Je sais bien, hélas ! que j'ai beaucoup vieilli : O mon cher Hypérion! Comme je brûle d'accomplir quelque chose de grand, de vrai et c'est avec toi que j'espère réaliser ce désir. Tu me dépasses bientôt de la tête, tu as la taille plus dégagée, tu es plus fort qu'autrefois et, ma foi, j'en suis bien heureux. Je ressemble, moi, à une région desséchée et toi, tu es le bienfaisant orage... Quelle chance que tu sois venu ! »

« Allons, tais-toi ! » lui dis-je, « voilà que tu égares mes sens, maintenant, quand nous ferions mieux de ne pas parler de nous, avant d'avoir prouvé que nous sommes capables d'agir. »

« Parfaitement ! » dit Alabanda gaiement. « ce n'est que quand retentit le son du cor de chasse que les chasseurs s'animent. »

« Et cela commencera bientôt ? » demandai-je.

« Ça marche », fit Alabanda, ça marche et je puis t'assurer, mon cher, que sera sérieux. Ah ! puissent les flammes de l'incendie monter jusqu'au sommet de la tour, en consumer le drapeau et faire rage tout autour de ses murailles jusqu'à ce qu'elles éclatent et s'écroulent ! — et surtout ne te scandalise pas du choix de nos alliés. Je sais parfaitement, sois-en sûr, que nos amis les Russes ne demanderaient pas mieux que de

se servir de nous pour leur tirer les marrons du feu. Mais que cela ne t'inquiète pas ! Que nos robustes Spartiates aient d'abord l'occasion de voir ce qu'ils sont et de quoi ils sont capables et que, grâce à leur aide, nous ayons conquis le Péloponèse, nous pourrons ensuite rire au nez de tous ces gens du Nord et arranger notre existence comme nous l'entendrons. »

« Oui, notre propre existence », repris-je, qui sera une existence nouvelle, honorable. Sommes-nous donc fils des marais comme les feux follets ou descendons-nous de ceux qui vainquirent à Salamine ? Où en sommes-nous donc maintenant ? Comment, toi, le Grec qui soupire le plus après la liberté, as-tu pu te faire une âme de servante ? Comment as-tu pu déchoir à ce point, race de mes pères, vous, dont les statues de Jupiter et d'Apollon n'étaient qu'une copie ? — Mais maintenant, entends-moi, Ciel de l'Ionie ! entends-moi, toi, terre de ma patrie, qui, comme une mendiante, cache ta demi-nudité sous les haillons de ton antique splendeur, je ne tolérerai pas plus longtemps un pareil état de chose ! »

« O Soleil, sous les rayons duquel nous avons grandi ! » s'écria Alabanda, « tu verras comment, à l'œuvre, croîtra notre courage et comment, sous les coups du sort, notre résolution prendra corps et s'affermira comme le fer se durcit sous les coups du marteau. »

C'est ainsi que nous nous enflammions mutuellement.

« Et surtout », m'écriai-je, « qu'il n'en reste aucune tache, et que cela ne devienne pas une farce qui nous rendrait pour tout un siècle la risée du peuple ! »

« Oh ! » s'écria Alabanda, « c'est précisément un des bons côtés de la guerre... »

« Bon; Alabanda », fis-je aussitôt, « comme il en est de tous les grands travaux pour lesquels il faut la force et l'intelligence humaines et non pas des béquilles ou des ailes de cire. Nous allons nous dépouiller de cette livrée d'esclave sur laquelle le destin nous a imprimé ses armes. »

« Loin de nous désormais tout ce qui est vanité et affectation », s'écria Alabanda, « nous marcherons vers le but dépouillés de tout, sans ornements et sans entraves, comme si nous prenions part aux courses de Némée. »

« Vers le but », fis-je à mon tour, « c'est-à-dire vers le point de l'horizon où commence à briller la liberté du jeune Etat et où, au-dessus de toutes les beautés de la Grèce, s'élève le Panthéon. »

Alabanda garda un instant le silence. Son visage prit une teinte plus colorée et, redressant sa taille, comme une plante que la pluie vient de rafraîchir, il s'écria :

« O jeunesse, jeunesse ! Alors j'irai boire à ta source, je vivrai et j'aimerai ! Mon âme déborde de joie ; ô Ciel des nuits ! » continua-t-il, transporté d'enthousiasme, en s'avançant sous la fenêtre, « je me sens sous ta voûte comme sous un berceau de pampres, tes étoiles sont suspendues comme des grappes. »

HYPERION A DIOTIMA

Il est vraiment heureux pour moi que ma vie soit entièrement absorbée par le travail ; autrement je tomberais d'un acte de folie dans un autre, tant mon âme est transportée d'admiration pour cet homme si fier, si admirable, qui n'aime que moi et qui déverse sur moi toute l'humilité dont il est capable.

O Diotima ! croirais-tu que lui, Alabanda, il a pleuré devant moi ; et que, comme un enfant, il m'a supplié de lui pardonner ce qu'il m'avait fait à Smyrne !

Alors, qui suis-je donc, moi, chères âmes, pour avoir le droit de dire que vous êtes à moi, que vous êtes mon bien, pour me mettre, tel un conquérant, entre vous deux et vous étreindre comme on étreint une douce proie.

O Diotima ! O Alabanda ! nobles Créatures si grandes dans votre calme ! avec quelle ardeur ne dois-je pas accomplir ma tâche si je ne veux pas être obligé de fuir devant mon propre bonheur, c'est-à-dire devant vous deux !

Je viens précisément de recevoir ta lettre, chère Aimée, pendant que je traçais ces lignes.

Ne te désole pas, tendre Amie, ne te désole pas ! Conserve-toi, exempte de tout chagrin pour nos futures fêtes patriotiques, ô Diotima ! pour le jour où, avec ardeur, nous fêterons ensemble la Nature, conserve-toi pour la divine fête du dieu l'Amour !

Ne vois-tu pas déjà la Grèce ?

Ne vois-tu pas comme les astres immortels, heureux

de ce nouveau voisinage, souriant au-dessus de nos villes et de nos bois, comme notre antique mer, à l'aspect du peuple qui se promène sur son rivage, se rappelle les beaux Athéniens d'autre fois et, comme à ses anciens favoris, nous apporte aussi à nous des présages de bonheur sur ses ondes joyeuses.

Ame forte et admirable que tu es ! Toi, qui es déjà si belle, que sera-ce donc quand tu vivras sous ton véritable ciel, et que tu t'épanouiras dans une gloire de ravissement !

DIOTIMA A HYPERION

Depuis que tu es parti, mon cher Hypérion, j'ai vécu presque toujours enfermée. Mais aujourd'hui je suis sortie de nouveau.

A la douceur de l'air de ce mois de Février j'ai repris un peu de vie et c'est ce peu que je t'apporte aujourd'hui. Cette fraîcheur de l'atmosphère qui se réchauffe m'a aussi fait du bien et encore une fois j'ai ressenti la nouvelle ivresse de la nature et de ses plantes toujours les mêmes dans leur pureté à cette époque de l'année où tout est en deuil et où, le moment venu, tout renaîtra à la joie.

Hypérion, ô mon Hypérion ! Pourquoi donc les chemins de notre existence ne sont-ils pas paisibles aussi? Ce sont des noms sacrés que ceux de l'Hiver, de Printemps, d'Eté et d'Automne ! mais nous ne les observons pas. N'est-ce pas un véritable péché que d'avoir l'âme remplie de tristesse au printemps ? Pourquoi donc alors sommes-nous tristes ?

Ne sois pas fâché, Hypérion. Les enfants de cette terre ne vivent que par le sôleil et moi je ne vis que par toi ; j'ai d'autres joies, il est vrai ; quoi d'étonnant alors que j'aie d'autres peines ? Et puis dois-je pour cela être triste ? Le dois-je vraiment ?

Cher et noble cœur! Comme pourrais-je me faner alors que tu est, toi, si resplendissant ? Comment mon cœur pourrait-il faillir quand toutes les fibres du tien sont animées du désir de vaincre ? Autrefois, si j'avais entendu dire qu'un jeune Grec se fût levé pour arracher le peuple à son ignominie et le ramener à sa mère, l'antique Beauté dont il est issu, de quel étonnement mon âme d'enfant n'aurait-elle pas été saisie! et avec

quelle ardeur n'aurais-je point souhaité posséder le portrait d'un être aussi cher! Et maintenant qu'il est là, qu'il est à moi, je verserais des larmes? Je serais assez folle! Comme si un doute était possible, comme si lui, le jeune héros, n'était pas vraiment à moi! O, Vous, ombres du temps heureux passé ensemble! O vous mes chers souvenirs!

Il me semble en vérité qu'elle date à peine d'hier, cette merveilleuse soirée où je rencontrai pour la première fois l'étranger qui devait être mon dieu. Comme un Génie éploré il brillait dans l'ombre de la forêt où l'insouciante enfant que j'étais passait sa jeunesse à rêver.... Il vint dans la brise de Mai, dans cette merveilleuse brise d'Ione qui le rendait encore plus beau à mes yeux. Je vois encore comme elle soulevait les boucles de ses cheveux, lui entr' ouvrait les lèvres comme les pétales d'une fleur et comme sa tristesse se fondit en un sourire. O vous, rayons divins dont m'éclaire son regard, comme vous resplendissez! Vous jaillissez de cette source enivrante où, à l'ombre des sourcils qui l'abritent, étincelle et frémit l'éternelle vie.

Dieux immortels! Qu'il était beau quand son regard se posait sur moi! Comme il se tenait devant moi, mon jeune héros, si souple, si léger qu'il semblait grandi d'un empan! les bras pendants dans une attitude modeste comme s'il n'avait su qu'en faire! Et quel ravissement dans son regard quand il me chercha des yeux comme si j'avais tout à coup disparu, que je me fusse envolée vers les cieux! et avec quelle douceur, quelle cordialité il me sourit en rougissant quand il s'aperçut que j'étais toujours là! « Est-ce toi, est-ce vraiment toi? » me demanda-t-il, tandis qu'un éclair brillait à travers les yeux humides de mon bel Apollon.

Et pourquoi m'approchait-il ainsi, avec une pareille vénération? avec une si amoureuse superstition? Pourquoi baissa-t-il d'abord sa tête bouclée? Pourquoi ce jeune favori des dieux était-il si timide et si triste? Son génie était trop heureux pour demeurer seul et le monde était trop pauvre pour le contenir. Ah! quel beau et cher tableau c'était que ce mélange de grandeur et de peines! Mais maintenant tout est changé: les peines se sont évanouies! Il a une mission à remplir. Le malade est guéri.

J'avais le cœur bien gros quand je me mis à t'écrire,

élu de mon cœur! Maintenant je l'ai plein de joie. C'est ainsi qu'en parlant de toi le bonheur m'est revenu, Eh bien! qu'il en soit toujours ainsi! Adieu !

HYPERION A DIOTIMA

Nous avons malgré tout et avant que commence le branle-bas célébré ta fête, ô belle Vie! Ce fut une journée merveilleuse. La douce brise printanière qui nous venait de l'Orient et les rayons du soleil faisaient monter ton nom à nos lèvres comme ils faisaient éclore les fleurs aux branches des arbres et tous les délicieux secrets de l'amour s'échappaient de mon cœur comme la respiration de ma bouche. Jamais mon ami n'avait été témoin d'un amour comme le nôtre, et rien n'était plus charmant que de voir avec quelle attention cet homme fier écoutait mes paroles, avec quelle avidité ses yeux et son esprit cherchaient à se représenter ton image et tout ton être.

« Oh! oui, certes », finit-il par s'écrier, « il vaut bien la peine de se battre pour un pays qui, comme notre Grèce, donne le jour à d'aussi nobles êtres.! »

« C'est vrai, cher Alabanda », dis-je; « nous allons gaiement au combat; une flamme divine nous pousse aux grandes actions quand notre esprit est réconforté par la vision de pareilles créatures; alors le but vers lequel nous marchons n'a rien de mesquin; nous n'avons pas à nous inquiéter de ceci ou de cela; nous pouvons raffiner sur l'extérieur des choses sans chercher à en pénétrer l'esprit et nous buvons le vin seulement parce que la coupe est belle! Et nous ne nous arrêterons, Alabanda, que lorsque la félicité du Génie ne sera plus un secret pour personne, que l'éclat de notre triomphe se reflètera dans tous les yeux, que, de tous les errements et de toutes les souffrances, sortira plus resplendissant que jamais, l'esprit humain si longtemps absent, pour saluer par un chant de victoire le sol de la Patrie reconquise.

Ah! ce n'est pas à son seul drapeau qu'on devra reconnaitre notre peuple à venir; il faut que tout soit rajeuni, que tout y soit radicalement changé; qu'on apporte plus de sérieux dans les plaisirs et plus de gaîté au travail! Rien ne devra s'accomplir, pas même la

plus insignifiante ou la plus commune des choses sans l'esprit et les dieux ! Que l'amour, la haine et chacune de nos paroles frappent le monde vulgaire d'étonnement et que pas un instant ne nous fasse encore souvenir d'un passé sans gloire. »

HOLDERLIN

(traduit de l'allemand par J. Delage)

Poèmes

LE PROMENEUR EN ROBE DE MARBRE

*Quand il eut décharné les fleurs les plus livides
où passait le sourire bestial des enfants-morts
quand il eût repoussé le soleil de la rive
et nettoyé la cave des ombres du dehors
il dessina sur le seul mur visible
les trois chiffres de son sort*

*Mais la mer battait l'homme camme gorgée de tombe
où fuyaient en criant des oiseaux sans couleur
et le ciel répondait en s'approchant du monde
et jetait la nouvelle aux pieds des fossoyeurs.*

*Les sorciers délivrés faisaient courir leurs perles
et secoués d'artifices allumaient les signaux
sur la route incendiée par la voix des abeilles
sur le dernier orage traîné par les chevaux.*

*C'est alors, c'st alors qu'abordant la lumière
et pressant dans sa main tous les cris des oiseaux
l'homme de sang naquit au milieu des poussières
de l'ombre abandonnée et roulant sous les eaux.*

LA FIN

Ce sang qui t'émerveille et qui conduit tes veines
ce sang battant l'écho de ton sommeil
la fontaine d'ordures s'ouvrira sous les feuilles
et nous ne pouvons rien.

Mais la terre abandonne cet animal aveugle
qui désire l'eau lointaine et qui désire l'orgueil
la terre ne pourra pas alors mourir près d'elle
et le silence, des milliers de silences dans tes yeux
ouvriront ta demeure

vieille face inexprimable et chassée vers la mer
immémoriale figure unique présente derrière la chair
et morte mille fois derrière elle
chair du fond de la mer éclatante pluie de mort
voici l'écho sans nom qui descend dans sa gaine
soleil empoisonneur et soleil chair de l'eau

le corps de ton silence en traversant la plaine
le cœur de ton silence au cœur de tes veines
n'est plus barré d'aucun espoir
il descend il ruisselle
il tombe après l'aube il tombe après mourir
il s'ouvre dans son ombre où la lumière l'entraîne
il s'apaise et s'enfuit dans la fureur de ton corps
profond ravageur abattu dans ton sourire
et qui tremble de force en t'écoutant dormir au milieu
de la plaine

mais la corde balançait des milliers d'étincelles
ou des milliers d'étoiles toutes pareilles
le chant des rameurs était pareil et montait dans la
gorge en s'approchant du mur
je fuyais derrière les plumes abandonnées au soleil
le chant des rameurs faisait tourner le vide
le vide comblé du vent et des bras y tombaient
alors pourquoi résister à cette aubaine
et résister résister à cette grande clameur
je montais sur le haut de la plus grande chaîne
aveuglé par le monde et je tombais pour toujours.

LA MORT DU CHEVAL

Le cheval mourut soudain
et personne ne se rendit compte
que ses membres grandissaient et se remplissaient
, d'écume
l'écume de la mer
celle des cyclones d'or et des chevelures baillonnées

Le cheval mourut soudain
mais c'était dans le déluge
sabots du désordre et trompe-de-mort
par les narines encore il buvait le monde et respirait
les perles

Le cheval mourut soudain
pour la plus grande gloire des colonnades
pour le fronton de la peur pétri de boues et d'iris
pour la belle voix des vendangeurs
pour la pluie qui tombe à Fiesole

Le cheval mourut soudain
alors que passait le carrosse de l'Anti-Sacrement
voilé de violettes et violet d'aurore
roué de coups par la machinale aurore d'entre les pavés
et d'entre la mer

Le cheval mourut soudain
au bord même du cataclysme en forme d'aigle
où pourrissaient quelques trônes de musique et quelques
plâtres de fleurs
où mouraient de grandes fleurs de poussière, de velours
déchiré, de stupeur
allongées pour la tragédie dans le couloir de la volonté
et des roses
Sous la pluie, sous la pluie torrentielle qui descendait
des lustres

Le cheval mourut soudain
le poitrail couvert de dormeuses
et la crinière immense
tissée par les vents qui parcouraient la ville
comme les fanfares des autres siècles

Le cheval mourut soudain
et le grand Prône s'abattit sur son flanc
et fit grésiller dans mâchoire
le premier feu rose de l'Enfer
enfin des arbres singuliers
sortirent de son ventre
avec toutes sortes de racines héroïques
et des lumières agiles comme le sang
enfin les grandes voiles des plus proches navires
comme des nuages
fondirent sur lui et le bercèrent
par Est et par Ouest
le lancèrent
au dessus du canal de feu où brûlait son nom

Le cheval mourut soudain
mais seule les porteurs de foudre
et les béquilleurs de la mort
savent
seuls
par quel portique il est entré dans l'Aube.

André DELONS.

Pierre Puget
architecte et urbaniste (1)

Les magnifiques inventions qu'élaborait l'esprit de Puget, hardi, indifférent aux difficultés d'exécution, qui rêvait grand, et souhaitait d'appliquer son énergie et son génie à des ouvrages de géant, auraient peut-être séduit un prince italien de la Renaissance, mais elles étaient peu adaptées à une municipalité marseillaise du XVII[e] siècle. Le commerce enrichissait la ville et les particuliers, mais ni ceux-ci ni celle-là n'aimaient à étaler leur prospérité. Peut-être par de vieilles habitudes d'épargne ou de parcimonie, peut-être par prudence, car il vaut mieux pleurer misère qu'afficher ses trésors. Les contributions aux guerres du royaume coûtaient cher, la ville était lourdement taxée, les affaires n'étaient plus aussi florissantes que jadis... Bref, Puget trouva ses concitoyens moins enthousiastes que lui, et moins généreux que les bourgeois de Gênes.

Puget était de ces artistes qui échafaudent sans cesse d'immenses projets, toujours impatients d'entreprendre et de réaliser, et dont l'imagination construit bien au delà de ce que leurs mains peuvent bâtir.

Marseille, pensait-il, jouit d'une situation exceptionnellement belle et favorable aux monuments grandioses. Il voyait la ville s'étendre tout le long du golfe, de l'Estaque à Marseille-veyre, avec de nobles palais, disséminés parmi les jardins, de larges avenues, des places immenses ornées de statues et de fontaines. La douceur de son climat, la beauté de sa plage et des collines grises qui l'entourent, devaient faire de Marseille une capitale. Enrichie par son commerce, son industrie, et

---

(1) Extrait d'un ouvrage à paraître dans la collection « Les Maîtres de l'Art » (Plon, éditeur).

la contruction des vaisseaux, elle ne manquerait pas des ressources nécessaires à la réalisation de ce plan.

Ses concitoyens, il le savait, étaient fort riches, et il croyait que, semblables aux bourgeois de Gênes, d'Amsterdam, d'Anvers et de Bruges, aux négociants vénitiens et aux banquiers florentins, ils s'enorgueilliraient de créer une ville magnifique, digne de rivaliser avec les plus splendides.

L'amour-propre national les y encouragerait, pensait-il, autant que le goût de la pompe et du luxe.

Il ne s'était donc point contenté de dessiner la façade d'un hôtel de ville, il apportait aussi tout un plan d' « urbanisme » dont le succès lui paraissait certain. Marseille, expliquait-il, éclate dans sa vieille enceinte. Les rues sont étroites et incommodes. Les conditions d'hygiène défectueuses y entretiennent des épidémies. Il faut, au plus tôt, faire entrer de l'air et du soleil, ouvrir des avenues, ménager des places. Convient-il à des commerçants opulents de vivre dans de pauvres maisons ? Abattons les taudis, construisons des palais, ornés de fresques et de statues...

Le souvenir des splendeurs de Gênes l'animait et peut-être aussi le désir, non sans quelque rancune, de montrer aux Gênois que les Marseillais étaient capables de faire aussi bien qu'eux, et même mieux !

Les échevins eurent vite fait d'éteindre ce beau zèle qui les inquiétait. Ils informèrent Puget qu'on ne réclamait point de lui des choses si compliquées, mais, pour le moment, une porte dans l'enceinte nouvelle qu'on construisait. Une porte décorée de statues, de bas-reliefs, de trophées...? Non, une porte toute simple avec le moins d'ornements, et le moins cher possible.

Le sculpteur possédait, heureusement, un ami parmi les échevins. Celui-ci, gagné par son enthousiasme, rappela au conseil que les désirs du Roi étaient formels: il leur avait ordonné de faire de Marseille une grande et belle ville. Les lettres patentes du Juin 1666 exigeaient les embellissements qui convenaint à la grandeur du monarque, et puisque Sa Majesté le désirait, pourquoi ne pas exécuter les projets de Puget. Il n'y a pas que des constructions somptueuses à faire, d'ailleurs, d'autres plus simples et plus utiles réclament également la sollicitude de la municipalité. L'arsenal des galères est devenu insuffisant, et l'intendant général Arnoul réclame les bâtiments indispensables. Pu-

get est habile architecte, il a fait ses preuves. Pourquoi ne lui demanderait-on pas les plans de cet Arsenal ?

Puget fit un dessin qu'on soumit à M. d'Infreville, Gouverneur de Toulon, dont dépendait l'Arsenal de Marseille. D'Infreville trouva ce dessin « merveilleux » et il l'envoya aussitôt à Versailles. Adopté par le Duc de Vendôme, le dessin revînt aux échevins marseillais qui avaient mission de le faire exécuter. Malheureusement ce qui avait enthousiasmé d'Infreville et la Cour, désespéra la municipalité ; cela coûterait beaucoup d'argent !

Maudissant la ruineuse imagination de leur concitoyen, les échevins écrivent au Roi, allèguent leur pauvreté, le contrat qu'ils ont passé avec un entrepreneur à forfait, lequel contrat ne prévoit point ces dispositions extravagantes.

Car ce n'est pas seulement le dessin de l'Arsenal que Puget a envoyé, mais le plan d'une ville entière, avec de grandes avenues, se coupant à angle droit, bordées de palais, rappelant la majestueuse ordonnance de Gênes.

Ce projet a séduit une Cour éprise de constructions splendides. Les échevins, eux, ne songent qu'aux dépenses qu'entraînera la réalisation de ces folies.

Ce plan, disent-ils « n'est pas proportionné à notre faiblesse et son exécution n'est pas à notre pouvoir », et ils supplient le Roi « d'avoir égard à leur pauvreté ou de leur laisser la même liberté qu'avait le partisan », c'est-à-dire l'entrepreneur avec lequel ils avaient traité à forfait pour toutes les constructions nouvelles.

Ils importunent si bien la Cour, qu'Arnoul écrit un jour à Colbert : « Les habitants de Marseille seraient bien difficiles à contenter s'il fallait prendre leur avis; la plupart ne savent ce qu'ils veulent et l'autre partie ne sait ce qu'il lui faut. »

Car les lamentations des Marseillais étaient parvenues jusqu'au Ministre, et celui-ci avait demandé des renseignements. Sur son désir, on lui communique le dossier de l'affaire, les plans de Puget, les plaintes des échevins.

Succédant à Fouquet dont les dépenses et les malversations avaient appauvri le Royaume, Colbert introduisit dans les finances une politique d'économie qui était devenue nécessaire. Elle correspondait d'ailleurs à son caractère parcimonieux, et peu enclin à consacrer

de grosses sommes aux œuvres d'art ou d'embellissement. Pour lui, les routes, les canaux, la marine, importaient plus que les palais ou les statues, et il refusait impitoyablement toute demande de crédit qui ne s'appuyait point sur une nécessité matérielle. Opposé aux habitudes de gaspillage de la Cour, il tombait souvent dans l'excès contraire, et les projets du monarque le trouvaient souvent hostile à leur réalisation.

Les échevins, parlant d'économies et combattant un plan trop coûteux, trouvèrent en lui un allié, et d'autant plus résolu, que l'auteur de ce plan était Puget. Colbert se souvenait que le sculpteur avait, naguère, refusé les offres qu'il lui avait faites et qu'il avait mieux aimé suivre la fortune — éphémère ! — de Fouquet, qu'accepter la protection du futur ministre. Il trouvait donc, à empêcher ce projet, un double avantage : épargner les finances de Marseille, et se venger de Puget.

Sur ses ordres, le plan fut considérablement réduit. L'avenue qui devait aller de la porte d'Aix à la porte de Rome fut arrêtée au Cours, les travaux s'interrompirent, et lorsqu'ils reprirent, lentement, ce fut suivant un nouveau plan dans lequel il restait bien peu de chose des admirables proportions voulues par l'artiste.

Déçu dans ses ambitions d'urbaniste, Puget pourrait-il au moins édifier le nouvel Hôtel de Ville ? Non. La construction avait été confiée à divers architectes, et la sculpture à un marbrier Noël Gautier. On fit appel à lui, cependant, lorsque, à la suite de malfaçons résultant de l'emploi de mauvais matériaux et de l'absence d'une direction unique, l'Hôtel de Ville neuf menaça de s'effondrer. Les murs se lézardaient, les plafonds s'effritaient, et les échevins affolés ne savaient que faire pour empêcher la ruine de l'édifice. Ils consultèrent Puget qui, avec cet esprit de décision rapide et hardi de l'homme de génie, vit aussitôt le seul remède possible.

Il fit ceinturer de fer toute la construction, et l'on put, grâce à cet artifice, consolider l'édifice chancelant.

On peut voir, au Musée de Marseille, les plans de Puget pour l'Hôtel de Ville. Deux dessins nous les montrent, dont l'un fut acheté à l'artiste par Monsieur de la Salle et connut après la mort de celui-ci des fortunes diverses. On l'oublia avec des meubles de rebut dans une écurie, à l'Estaque, et découvert par hasard, vendu avec les meubles, il fut adjugé, dans la cour de l'Hôtel

des Commissaires priseurs, pour la somme de vingt francs. Nous empruntons à François Rossi les détails suivants : « Le monument est tracé en élévation perspective sur trois plans. A la façade principale se détache un important avant corps qui s'étend en oblique fuyante sur une vaste place publique. Le côté latéral en retour d'aile est disposé sur la planche parallèlement à la ligne d'horizon. Le corps central est relié à ce côté par une colonnade demi-circulaire, supportant une terrasse, à la hauteur du premier étage, fermée à son appui par des balustres alternant avec des dés, utilisés comme socles de statues et de boules décoratives. L'ordre composite à pilastres a été choisi pour l'ensemble des décorations des façades.

Au premier et au deuxième étage, entre chaque pilastre, sont placées des croisées, encadrées de chambranles saillants et de frontons richement ornementés. Au troisième étage les ouvertures sont remplacées, dans la même ordonnance, par des panneaux décoratifs en relief, formant tables.

L'avancement du perron central de la façade principale est supporté par des cariatides de chaque côté d'une porte, dont la clef est décorée d'un cartouche aux armes de la Ville. Un escalier, à repos et à doubles révolution rectiligne, avec rampes à balustres, monte, monte, pour donner accès à l'entrée principale du monument en forme de portique à colonnes demi-engagées, qui soutiennent un grand fronton brisé, sur lequel reposent deux statues assises accolant le buste du roi. Un très beau campanile dont la base est ornée aux angles de superbes consoles d'amortissement complète l'édifice... »

Sur le second dessin on distingue les mêmes caractères généraux qui viennent d'être décrits, plus un groupe de statues représentant Neptune et le Rhône, placé au fond du perron en forme de loggia, le cartouche orne le fronton de l'ouverture centrale du premier étage, le cadran d'horloge supporté par deux statues, et au dessus en antefixe, l'écu de France avec la couronne royale et des attributs au sautoir, enfin la flèche octogonale, très élancée qui était coupée dans le premier dessin.

La description de François Rossi, exacte et minutieuse donnera à ceux qui ne peuvent voir le dessin, une idée de ce monument grandiose que Puget rêvait

de construire. Beaucoup plus majestueux, plus vaste, et surtout plus harmonieux que celui qui résultait de la fâcheuse collaboration de trop nombreux rivaux, il aurait exprimé d'une façon parfaite le sentiment de grandeur qui, chez Puget, savait s'associer à celui de l'équilibre et de la mesure.

Les échevins, pourtant, n'osaient évincer complètement Puget de la construction de l'Hôtel de Ville. Ils lui commandèrent donc l'Ecusson aux armes du Roi qui devait figurer sur la façade principale. De cet ouvrage insignifiant, le sculpteur fit une œuvre admirable de proportions, de beauté, d'exécution. Les deux génies qui supportent l'écusson révèlent la même main qui modela le Saint Sébastien et la Conception. Enfin, Puget n'était pas tout à fait exclu de l'Hôtel de Ville, mais ce travail ne lui rapporta guère — en réalité le marbre lui coûta plus d'argent qu'on ne lui en donna, — et subit, plus tard, différentes mutilations.

« Nationalisé » en 1793 par le sculpteur Renaud, il vit remplacer les emblèmes royaux par un bonnet phrygien, que les changements successifs de régimes transformèrent encore en divers attributs.

Contraint de renoncer à ses magnifiques projets, Puget dut se contenter de moindres ouvrages. Ce n'était pas des palais ou des statues qu'il fallait à Marseille, mais des constructions pratiques, d'un usage immédiat, et commercial.

L'artiste ne les dédaigna pas, cependant, et lorsque, le 18 Mai 1672 la construction des Halles fut mise en adjudication, Puget l'emporta en offrant 8.500 livres sur une mise à prix de 12.000. Il parvint, d'ailleurs, à faire de cet édifice qui devait répondre à des besoins très précis, une œuvre élégante, harmonieuse, adaptée à sa fonction, et, en même temps, d'une réelle valeur esthétique.

Il s'agissait de construire la « Halle de la poissonnerie et de la boucherie ». Il fit une vaste salle, claire, aérée, pratique, dont le toit léger repose sur vingt colonnes ioniques. Il y adjoignit quatre fontaines, utiles pour les besoins des marchands, et placées cependant en manière d'ornement, pour égayer de leurs lignes et du chant de l'eau, ce bâtiment très simple et fort bien composé.

Plus intéressante que la commande des Halles, fut celle qui lui fut faite d'une chapelle dans l'Eglise de la

Charité. Emeric David trace dans son « Eloge de Puget », une description enthousiaste de cette chapelle, qu'il termine ainsi : « La grande hauteur du dôme porté par un tambour, le style mâle des colonnes qui le soutiennent, la ligne continue qui en dessine le contour, la lumière qui frappant vers le centre va se dégradant sous les profondeurs latérales, toutes ces beautés donnent à l'édifice une physionomie majestueuse et mélancolique ».

Nous n'éprouvons pas le même enthousiasme que le fervent biographe ; la nef nous paraît étroite, et la coupole peu proportionnée à l'ensemble. Ajoutons, d'ailleurs, que la part de Puget dans la chapelle de la Charité est assez difficile à délimiter exactement. Nous savons qu'il laissa l'œuvre inachevée — à quel moment des travaux ? — que son fils François la reprit ensuite, et la termina.

Les défauts que nous y reconnaissons peuvent être imputables à ses successeurs, et on ne saurait faire peser sur le sculpteur un blâme qu'il ne mérite peut-être pas.

Les documents relatifs à l'Eglise des Chartreux nous laissent dans la même incertitude. La plupart des biographes de Puget lui attribuent, au moins, le dessin de la façade. Par contre, les Annales du Monastère disent, en termes exprès, que l'architecte fut un des religieux du couvent, Don Berger. Il nous semble, toutefois, que la façade appartient bien à la manière de Puget. On reconnaît dans les huit colonnes ioniques, puissantes et sobres, le « style mâle » dont parle Emeric David, et l'éloquence de ces vastes volumes nus, l'équilibre des quatre pilastres corinthiens et des huit colonnes ioniques, le profil net et vigoureux, sont tout à fait dans l'esprit de l'architecte.

Lorsque nous comparons cette façade à la Halle St Martin, aux maisons que Puget construisit pour lui-même, à Marseille, à Toulon, nous sommes frappés par la parenté qui existe entre ces diverses compositions. Et nous sommes d'autant plus tentés de l'attribuer à Puget, qu'elle rappelle davantage, par son ordonnance, plusieurs églises de Gênes qu'il admirait.

Si nous résumons maintenant des travaux que Puget fit à Marseille pendant une très longue période nous trouvons un écusson à l'Hôtel de Ville, une porte dans les remparts, la Halle, la chapelle de la Charité qu'il

exécuta en partie, et la façade de l'Eglise des Chartreux dont l'attribution est douteuse. C'est bien peu de choses, et il est permis de dire que ses compatriotes n'ont guère su employer l'admirable artiste qu'ils avaient la chance de posséder parmi eux. L'immense génie de Puget, architecte, sculpteur et peintre, n'a trouvé dans sa propre ville, d'autres moyens d'expression que ces pauvres ouvrages dont tout autre eût été capable.

Ajoutons, à l'excuse des échevins, que si l'on avait écouté son génie insatiable et prodigue en merveilleux projets, il aurait fallu reconstruire Marseille ! Mais si jamais homme fut capable, à cette époque, d'appliquer à la création d'une ville, l'ambition et l'esprit de grandeur qui animaient la politique du royaume, ce fut Puget. Et le Roi qui demandait aux Marseillais d'embellir leur ville, aurait trouvé dans Puget le grand architecte appliqué non seulement à dresser des plans de palais et à orner des façades, mais aussi à édifier des quartiers entiers, avec leurs maisons, leurs places et leurs avenues. Ce n'eût pas été trop que de donner à Puget une ville entière à construire. La tradition populaire, exprimant naïvement mais fidèlement le caractère de son génie, prétend bien qu'il a sculpté une montagne!

Les éléments qui nous restent aujourd'hui de l'œuvre architecturale de Puget, nous permettent mal de le juger. Tous sont à peu près défigurés, et il serait périlleux de désigner exactement les parties originales.

En comparant, cependant, les différents monuments, nous obtenons une impression d'ensemble qui résume assez bien le style de l'artiste. Peu original, d'ailleurs, et empruntant le plus souvent, à l'architecture italienne, mais où l'on ne manque pas de reconnaître un sens parfait des proportions et de l'harmonie vivante d'une façade. Les ornements ne l'alourdissent pas, et ce sont toujours des ornements classiques disposés avec une économie très sûre. L'esprit baroque qui a trouvé dans Puget sculpteur sa plus belle expression française, n'a rien enseigné à l'architecte. Ce qui nous prouve — nous le démontrerons plus loin — que Puget avait reçu du Baroque l'élément intime et profond, le sens du drame intérieur, dont les virtuosités architecturales furent la corruption et souvent les caricatures.

Marcel BRION.

Premières notes de vol

I

L'appareil à dos d'hommes s'approche
Indifférent-hélice en croix-câbles détendus —
Les yeux collés, somnolents les mécanos conspirent dans l'inaction

Tête nue, je dédaigne le casque — lunettes ajustées
Un effort de gymnastique scolaire pour m'élever à sa taille

Mettez les cales — ESSENCE essence — CONTACT contact
Dialogue écho — Une erreur la vie de l'autre —
Halètement exposion du moteur qui parle —
Le morceau de bois devient soleil

Toute sa puissance entre mes deux doigts —
Le secteur des gaz d'un balancement souple du poignet
Déclanche la révolution sonore —

Soudain quelques ratés font craindre l'étouffement
Cylindres réchauffés il repart —

L'arrachement d'un instant avant le départ vrai —
Odeur grasse et grisante du carburant de l'huile onctueuse
Reflexes des chevilles aux explosions précipitées
Je prends corps — je me prolonge aux gouvernails
Un infime balancement se propage — les ailerons vivent
L'hélice Suceuse rejette un cyclone .

L'appareil buté aux cales vibre trépide
Aux martèlements impatients de ses douze cylindres
actifs dans l'immobilité —

Il meugle désespérément
Chaleur rayonnante de la puissance —
Le jeu des bielles m'énivre-Rond —

Respectueux inclinés ses serviteurs écoutent le vrom-
bissement
Au compte tour le chiffre plein
Plus d'échanges possibles des signes —
Moi confortable derrière le pare brise
Les autres-terrassés par l'ouragan
Maladie du Système nerveux, tableau clinique inconnu

Je règle, je calme la puissance sonore
Alentour hochements d'approbations admiratifs —
Le diagnostic s'affirme — Confiance

Otez les cales — Amenez au large —

Libre enfin je prends possession —
Doucement je m'éloigne des hommes
Pour m'amener sur la plage du ciel —

Par toussotement l'appareil s'avance
La quille racle — choc — marche saccadée —

Terre lourde — matière épaisse qui me secoue brutale
Tu me rappelles le corps pesant plaqué à ta surface
dont je veux m'évader —

Loin des hangars, loin de tout ce qui vainement s'agite
Egoïsme sacré, seul j'existe — Maître de ma vie — seul
Je vais me libérer —

II

Calme le corps souple je devine ma main qui ramène
Les manettes aux trois quarts du secteur —
L'appareil se cabre indécis puis part droit —
Le sol s'enfuit sous la tempête déchaînée

Tout se couche devant cette force hurlante et souple —
L'herbe, la terre laissent des traînées dans les yeux —
On vit la catastrophe constante —

L'empennage se soulage s'élève
On ne pèse plus sur la matière
L'oreille ne saisit plus la puissance sonore
qui s'enfuit dans la course
Effleurement délicieux des pneumatiques roses —
Souplesse rapide dont on se croit le maître

Doucement je montre au nez d'aluminium le ciel immense
La bête décidée me suit —

Un geste à mon adresse de ce petit peuple, têtes levées, devant les hangars
Réponse automatique est-ce un rêve —
Au dessus des peupliers — je vole certainement —

Ils sont derrière donc n'existent plus

Tourisme aérien —
A la mer une promenade en canoë sur les bords de la côte
Panorama de la terrasse de St. Germain —
Banlieue du ciel —
On s'étonne de comprendre encore des choses qu'on ne saura plus —

Mais que viennent faire là toutes ces œuvres humaines —

Seuls à leur place les appareils de contrôle et moi —

Puis soudain les jumelles que je tiens par le mauvais côté !
La puissance des 300 chevaux m'arrache du monde
A chaque instant la planète s'augmente s'épanouit
de chaque côté de l'horizon qui m'encercle —
Sous les yeux la cinq centième partie du méridien terrestre —
Bientôt la mappemonde.....

Quoi !... c'est la terre qui s'écarte
Qui continue son orbe autour du soleil
Et laisse un de ses.....
Je ne me suis jamais senti chez moi

Une autre terre ?
Angoisse du naufragé incertain du paquebot à venir —
Enfin le sol s'arrête

Pauvre chamelier dans cet immense désert bigarré

L'oasis n'est pas en vue et — pourtant tout se voit —

Lenteur — cinquante mètres à la seconde —

III

L'action du propulseur est ralentie —
Sonorité moins puissante dans l'espace —
Ma volonté a dérangé l'ordre de l'éther —

Chute instantanée sur l'aile —
Dans ce vide l'appareil immobile —
Et la planète s'élève au commandement
Je romps d'avantage cet équilibre douloureusement conçu par l'homme —
Les 12 cylindres reprennent le rythme interrompu —
Flèche verticale
L'approche du sol :
Le carré de la vitesse augmenté de la puissance
des 300 chevaux

La terre monte — s'élargit en ondes
Du point qui me fait face pour centre —

La montagne sans fin m'amène à relever la tête
Mon équilibre ne subsiste que par l'intelligence des lois
Je sais que tu es terre horizontale

Mais cette réalité m'étreint, me fige
Ce vertige de faux mirage fait oublier
la tranquille assurance des certitudes apprises —

Ce cauchemar me dépouille —

La terre horizontale.....
Le sifflement des câbles surtendus, la peur de m'être
trompé
me font rétablir.

Juge impartial de ma faiblesse
Suis-je encore le maître de la machine !
D'un coup de nageoire pendant que la manœuvre est
aisée
Je me retourne —
Le monde avec moi pour soleil effectue sa révolution
complète
L'horizon sous moi — 120 km. . . tour à tour
Barrière Plafond cuvette

Le moteur coupé
Je recommence — paupières baissées
La tête lourde!
Enfin ma réalité
Tout mon être s'abreuve et constate ma taille énorme
Mon corps devient colosse et je tressaille
Des forces surhumaines dont je suis envahi

J'augmente — Je me sens grandeur astronomique
Je suis immense —

Un instant de moi avec les heures d'hier
laisse plus de dix générations apparaître et se consumer

Je pense en dehors du temps

Allons voyons — Altimètre cinq mille six
Des stratus un peu plus haut —

Le courant rétabli assure à nouveau
les pulsations géantes du cœur de la machine —
Aux hululements acides du vent dans les mâtures
succèdent les borborygmes explosifs —
La translation berceuse devient ardente
Le mufle levé cherche le ciel —

Avec maîtrise je rends la main —

La bête trépidante consent le changement d'allure et
de grimpée.
Ma volonté s'affirme —
L'orbe des cylindres qui parlent chacun à leur tour
cesse d'un mouvement —
Le silence me trouve minuscule au fond de la carlingue
La tête libre, l'œil clair
mais seul, sans soutiens — à ce bord extrême
de la planète
Le moteur expliquait ma présence —

Je décide le retournement sur l'aile —
Une giffle à l'estomac — Suffocation

Le monde cette fois s'élance de gauche à droite
décrit rapidement une parabole régulière
et se trouve comme il se doit —

Equilibre conservé pendant tout le mouvement

Ça va —

J'engage la vrille

Cet horizon immense qui s'ébranle lentement
Le mouvement s'accélère à mon invite —
La terre se meut désaxée —

L'emprise du tournoiement hélicoïdal croît avec force
Je vis une loi mathématique inconnue —

Cette fois pourrai-je rompre et m'en dégager —

Légèrement j'invite l'appareil à se rétablir
le laissant libre
Une brutalité me jetterait dans la force contraire

La rotation horizontale se fait moins vive —
J'attends — calme — Position penchée —
Çà y est —

Cette planète m'effraye
Son obéissance à s'élever au commandement fragile —

Son cycle — son silence — son mystère —

Allons jouer avec les nuages là haut-dessus
De loin pauvres âmes en peine,

Ou troupeaux affolés devant l'automobile
Ils se parquent, chevauchants — cohortes moutonneuses

Explosion de la Courneuve   Sables à marée basse

Fins tissus lamés japonais

Tous poussés vers le même destin —

Déjà plus que brouillard, fumées denses
eux si largement dessinés tout à l'heure —
Ces palais de lumière — des prisons —
Les parois sont épaisses — qu'importe je veux savoir —

Une tiède humidité saisit enveloppe tout l'être
Amollit salement, prend à la gorge —
L'appareil lui-même lourd gêné —

L'horizon — à peine si l'on distingue le bout des ailes
Partout blancheur moite —
On ne saisit que des gouttes de buée. —

Sortir — sortir — Ou! Comment!

La nuit, l'étranger perdu dans les steppes sombres
connait une des trois dimensions
nécessaires à sa route —
Je n'en distingue aucune —
Aveugle entre les aveugles, je vois blanc
et je ne fais plus rien qu'attendre angoissé
le libre espace   Quand!   Comment!

Enfin le ciel bleu — Un cabré —

Loin des hommes   l'écran sépare —
Ma vue, mon cerveau ne m'apporte plus que difficilement
l'apparence, le souvenir d'autrefois —

Je domine la mer nébuleuse qui maintenant rayonne —

Seul de ma race
Ambassadeur téméraire, je prolonge la route sans souci de retour —
Connaître d'autres sphères —

Un regard puissant dans cette solitude me fait lever la tête

Le soleil me fixe dans les yeux

Pierre Simon.

Païens et Mystiques d'Irlande

La longue série de querelles politiques et de guerres civiles qui a troublé l'Irlande depuis 1916, a été précédée d'une renaissance de la langue et de la littérature nationales (1). Jusqu'à la fin du XIX[e] siècle, la plupart des écrivains irlandais étaient anglicisés : leurs qualités natives, leur esprit, leur ironie violente, leur puissance de rêve s'étaient coulées dans une forme anglaise. Ceux qui se proposaient de parler à leur pays faisaient en général une littérature de combat et leurs œuvres avaient une valeur surtout patriotique. Avec la renaissance de l'esprit celtique on voit se développer une littérature proprement irlandaise. Standish James O'Grady en est l'initiateur. Il a raconté les vieilles légendes et s'est efforcé de faire une œuvre plus vraie que l'histoire, étant persuadé que les rêves d'un peuple dévoilent son caractère plus que les hasards des batailles et des traités. Il fut suivi de toute une foule très bigarrée, de tendances très diverses, unie seulement par la volonté de prendre l'Irlande comme objet. Irlandais de naissance et d'intention ils s'inspirent souvent d'auteurs étrangers : on reconnaît dans les drames d'Edouard Martyn l'influence d'Ibsen, et celle de Mæterlinck dans les pièces de Yeats ; d'autres sources plus lointaines sont utilisées : les religions et les hérésies les plus antiques reprennent vie et parole dans les poèmes de Russell. Quant à Georges Moore, il obéit avec beaucoup d'esprit et très peu de constance à toutes les modes littéraires : il est irlandais à son heure après avoir été parisien de « La Nouvelle Athènes ». Cependant Douglas Hyde remet en honneur la langue irlandaise, lady Gregory et Synge s'efforcent de trouver une

---

(1) V. E. Boyd : J. Meland's literary renaissance. Contemporary drama of Ireland.

voie moyenne : ils écrivent un anglais revu et corrigé par les paysans de Kiltartan ou les marins des îles d'Aran ; une petite scène, originale et combative, « *l'Abbey theâtre* » joue des œuvres qui font scandale. Car le mouvement provoque des réactions bien différentes, alors que la propagande gaélique rencontre peu d'obstacles, l'Eglise interdit la « Comtesse Catherine » et l'Etat, le « Baladin du Monde Occidental ». La pièce de Yeats est condamnée par le cardinal Logue ; le gouverneur de Dublin menace de fermer le théâtre ; puis la tempête s'apaise ; Yeats fait jouer des drames poétiques et lady Grégory des farces paysannes, lord Dunsany des pièces fantastiques, des théogonies étranges et des contes de fées. La guerre étrangère et la guerre civile n'ont pas arrêté l'activité littéraire ; de grands romanciers ont paru : James Stephens, Daniel Corkery, James Joyce.

*
* *

Les deux mouvements, politique et littéraire, sont restés en général assez étrangers l'un à l'autre, ne s'unissant qu'en de rares individus, tel Padraic Pearse qui fut un disciple de Douglas Hyde avant d'être le tragique Président de la République irlandaise. Même aux époques les plus agitées les deux courants se mêlent peu, — c'est à peine si dans l'œuvre considérable de Yeats on rencontre quelques courts poèmes inspirés par la guerre. Daniel Corkery dans ses très saisissantes nouvelles (1) a dessiné quelques types de révoltés. mais il ne semble pas qu'il ait été suivi. Même on trouve parfois quelque défiance chez les patriotes et quelque dédain chez les lettrés. D'un côté l'on déplore que Yeats ait plus d'amour pour son art que pour son pays, on voudrait trouver dans les œuvres des poètes un excitant pour le courage des soldats, on voudrait voir tracer de l'Irlande une figure idéale ; or Pegeen Mike, l'héroïne du « Baladin » n'est pas, en dépit de sa poésie profonde et de sa langue alerte, une jeune fille édifiante dont on puise coller l'image sur des bannières. Les écrivains défendent leur indépendance ; ils ne sont ni journalistes ni prédicateurs et, considèrent l'Irlande comme une réalité qu'il faut connaître ; le plus grand

(1) The Rounds of Bamba.

service qu'ils puissent rendre à leur pays, c'est de l'amener à prendre conscience de lui-même, dans ce que son caractère a de plus original ; il s'agit de dégager une nationalité, non pas de provoquer l'éclosion d'un nationalisme. Or, l'âme de l'Irlande est, paraît-il, beaucoup plus saisissable chez Cuchulain, le roi de légende, que chez Pearse ou Mac Swiney, les héros d'aujourd'hui. Russell a même découvert que cette âme parlait plus clairement au pied de l'Himalaya que dans les rues de Cork et sur les quais de Sligo.

C'est l'un des traits les plus curieux de cette renaissance littéraire que l'influence exercée sur elle par le paganisme et la théosophie : les soldats de l'indépendance sont généralement catholiques, et non pas seulement de nom ; l'histoire de la révolte est pleine d'un murmure de prières et d'un bruissement de chapelets. Parmi les écrivains, les catholiques sont rares. Lionel Johnson appartient plutôt à l'Angleterre qu'à l'Irlande, Catherine Tynan a composé des poésies d'inspiration franciscaine, mais son œuvre est beaucoup moins considérable que celle de Yeats et de Russell ; or tous deux ont des occultistes : profondément différents de caractère et d'esprit ils font leurs dévotions devant les mêmes divinités païennes. Le hasard d'une visite avait attiré l'attention de Yeats sur les ouvrages théosophiques : il avait entendu discuter chez Dowden le « *Boudhisme ésotérique* » de Sinnett, et le « *Monde occulte* ». Il en parla à Charles Johnston et à quelques autres amis qui fondèrent en 1885 la « Société hermétique », et en 1886 la « Loge Théosophique de Dublin »; quelques années plus tard parut une revue mensuelle, *l'Irish theosophist*, qui devait prendre ensuite le titre de « *The international Theosophist* ». Avec Yeats et Johnston, Georges Russell (1), John Eglinton et Charles Weekes furent les principaux collaborateurs de ce mouvement.

Georges Moore n'a jamais eu la foi théosophique ; il s'est contenté de suivre Russell dans quelques-uns de ses pèlerinages aux vieux temples druidiques : la sympathie qu'il put éprouver pour les Orientaux et pour les dieux de l'Ancienne Irlande n'était guère faite que de

(1) Georges W. Russell signe ses œuvres des initiales A E.

son horreur pour la morale et le dogme catholique. « En Occident (1) la morale envahit la vie individuelle avec une violence que l'Est ne connaît pas, et l'Oriental reste bouche bée devant notre folie, sachant parfaitement que tout homme apporte au monde des instincts différents et des idées particulières. L'Orient dit à l'Occident : « Vous parlez sans cesse de monogamie et le fruit de toute votre peine est une maison divisée contre elle-même, car l'homme est essentiellement polygame et si nos actes suivent une certaine ligne et nos idées une autre, notre vie est ravagée... » Georges Moore n'a pas connu ce terrible conflit des idées et des actes ; il s'est efforcé de libérer sa vie et sa pensée de toute contrainte ; il a réussi à n'être fidèle qu'à Georges Moore. Sa fantaisie s'est promenée dans les cafés de Montmartre et dans les parcs de Dublin, mais il n'a jamais été que pour un temps et par jeu le disciple des réalistes français et des mystiques d'Irlande ; il a pris beaucoup de formes, comme un enfant qui se déguise et va se regarder dans la glace, tout heureux de se voir sous un nouveau costume. Sur trois points cependant il est resté ferme ; il a toujours admiré les impressionnistes, aimé les femmes et détesté l'Eglise. L'histoire de sa vocation irlandaise est assez curieuse, il entra dans le mouvement pour rendre service à Yeats et à Martyn qui lui demandèrent le secours de son expérience quand ils firent représenter la « Comtesse Catherine » et le « Champ de bruyère » — et surtout parce qu'il ne peut pas s'empêcher d'accourir partout où se prépare quelque nouvelle cuisine littéraire. Il donne à ce caprice la forme d'un appel : une voix lui parle sur la route de Chelsea et lui ordonne de partir pour l'Irlande. Quand il raconta ce phénomène à Russell, celui-ci déclara gravement que les dieux qui avaient appelé Georges Moore n'étaient point Asiatiques. « Non certes, répondit Moore (2), je me suis depuis longtemps séparé des dieux asiatiques, à qui les Anglais demandent les forces nécessaires pour détruire les Boers promptement et à peu de frais... Non, les dieux qui m'ont inspiré ce sont nos divinités indigènes. Ængus, autant que je le connais, me semble d'humeur

---

(1) Salve p. 31.
(2) Salve p. 35.

aimable et compatissante. Vous aimez les druides..... Pourquoi Æ, n'irions-nous pas ensemble prêcher les divinités Danaennes, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest. Vous serez Paul... Je serai Luc... » Donc à la façon de Luc, Moore accompagna le nouveau prophète ; son apostolat d'ailleurs fut sans épines : il découvrit à Dublin une maison charmante où il put recevoir ses amis et composer en paix ses livres sur l'Irlande (1). Entre temps il suivait G. Russell dans ses pèlerinages druidiques ; mais il restait à la porte des temples souterrains, au pied des montagnes sacrées préférant l'air et le repos à la recherche pénible de l'extase.

Un jour il fit une découverte : littérature et dogme sont incompatibles ; donc les catholiques ne peuvent pas, en principe, faire œuvre littéraire. Une centaine de pages de Salve développent cette intuition fondamentale. Il n'était pas très difficile de montrer que les pays protestants comptent peu de chefs-d'œuvre catholiques : l'exemple de la France était d'une élimination plus délicate. Cependant G. Moore s'en tira brillamment : Corneille et Racine ne comptent pas, car dans leurs œuvres il n'est pas question de catholicisme. Fénelon ? « une petite lumière à l'usage des yeux faibles ». Descartes ? un agnostique. Bossuet est « un rhéteur très érudit que Louis XIV a employé à réunir toutes les sectes protestantes en une seule Eglise Gallicane ». Pascal est un protestant. Chateaubriand a écrit le « Génie du Christianisme » chez sa maîtresse. Verlaine n'a jamais été gêné par son catholicisme, Huysmans « par horreur de l'épicier voltairien, s'est jeté dans la magie ». Donc toute littérature catholique en France n'est que pur accident : le mot de catholique désignant tantôt l'objet de l'œuvre, tantôt les convictions de l'écrivain, et tantôt le caractère de sa vie privée, cette souplesse de définition permet d'écarter toutes les exceptions gênantes. Mais sa grande découverte devait mettre fin aux efforts patriotiques de G. Moore : la langue irlandaise n'est guère parlée que par des catholique, elle est donc incapable de produire une littérature ; à quoi bon la ressusciter ? Tout le mouvement gaelique est vain. Moore écrit le récit de son séjour en Irlande sous la forme d'une très spirituelle et très in-

(1) The lake, the untilled field.

discrète autobiographie en trois volumes : Ave, Salve, Vale, où l'on voit circuler les silhouettes de ses amis et amies, autour de sa propre personne, changeante, capricieuse et fort déshabillée. Georges Moore est trop négatif, dès qu'il ne s'agit plus de lui-même pour fournir un appui constant à un mouvement quelconque. L'Irlande fut dans sa vie une aventure parmi beaucoup d'autres, et si nous voulons pénétrer l'esprit de ce pays, nous ferons mieux de nous adresser au poète Yeats et au prophète Russell.

*
* *

Yeats a commencé sa carrière en poète lyrique. En 1888 (il avait alors 22 ans) il contribuait à un recueil de « poèmes et ballades de la jeune Irlande ». Deux ans plus tôt, s'inspirant de Spenser et de Shelley, il avait composé l' « Ile des statues » et « Mosade ». La lecture de Standish O'Grady l'orienta définitivement vers la poésie nationale : en 1889 il écrivit les « Voyages d'Usheen ». C'est un poème dont le sujet lui fut fourni par une vieille légende, le récit d'une fuite vers un pays de brume et de rêve. Usheen, fils d'un chef, est emmené par la fée Niamh.

« Vers les rives que baigne la mer frissonnante
Où les hommes n'ont pas construit de monuments funèbres
Où les jours s'écoulent suivant le caprice des heures. »

Dans l'île des chasses, des fêtes et des amours sans fin, Usheen vit cent ans ; puis il est pris de nostalgie, et la fée, pour le distraire de ses pensées noires, l'entraîne à travers la mer, sur le dos d'un cheval magique, vers l' « Ile des nombreuses terreurs » où se touve enchaînée, victime d'un horrible dragon, « une dame qui a les yeux doux comme des cierges funéraires. » Usheen combat pendant cent ans ce monstre qui ressemble à tous ses frères, bêtes fantastiques et trop littéraires pour être convaincantes. Après cette lutte monotone, cent ans de sommeil dans l'île de l'Oubli. Mais l'île des danses, l'île des terreurs, l'île de l'oubli ne donnent pas le bonheur cherché, toujours Usheen est poursuivi par le souvenir de sa vie humaine, il repart enfin sur le même cheval, revoit son île natale. Hélas ! Il n'avait

pas réfléchi que trois cents ans s'étaient écoulés ; ses amis, depuis longtemps sont morts ; ses dieux sont morts aussi. A leur place s'est établie une religion nouvelle ; Usheen est recueilli par Patrich, on lui impose une vie de jeûnes et de prières, on lui dit que ses dieux n'étaient que des démons. Déjà dans ce conflit Yeats prend parti contre le christianisme. Usheen parle en homme qui aurait lu Blake et Nietzsche :

« Voici que les clercs menteurs ont tué la chanson
Avec leurs paroles stériles et leurs flatteries pour les faibles.
Dans quel pays voit-on des êtres sans puissance
Détourner le bec vorace de la Douleur ou la main de la Colère ?
En dépit de toutes vos crosses, ils ont quitté le droit chemin
Ils se sont égarés à travers les tempêtes et les neiges tenaces,
A jamais sans espoir ». (1)

Après ces débuts Yeats publie de temps à autre quelques recueils de poésies, mais il travaille surtout pour le théâtre, et c'est un problème souvent discuté, d'ailleurs à peu près insoluble, que de décider si *l'Abbey theatre* a privé l'Irlande d'un grand poète lyrique.

Dans ses drames, comme dans ses essais de critique, Yeats se montre esthète avant tout. La Beauté qu'il a souvent célébrée sous le symbole de la Rose, est, en réalité son seul Dieu. C'est dans l'intérêt de l'art qu'il collabore au mouvement irlandais, et dans la même intention il se fabrique une philosophie ; son ciel confus n'est qu'un décor, un *fond* mystérieux, son mysticisme un vestiaire de symboles. Il écrit dans les « Idées de Bien et de Mal ». (2)

« Tout au fond de mon cœur je n'ai jamais été complètement certain que l'on dût être autre chose qu'un artiste, que même le patriotisme ne fût pas, chez un artiste, un désir impur. » Pourquoi donc chanter l'Irlande ? « Je voulais écrire de la poésie populaire, parce que je croyais que toutes les bonnes littératures sont populaires. »

Voici le but : faire de bonne littérature. Le reste est et sera toujours moyen. Or, en étudiant la poésie populaire, Yeats découvre que ce que nous appelons ainsi n'est jamais venu du peuple. Il n'y a de poésie qu'à

(1) Wanderings of Usheen p. 31.
(2) Qu'est-ce que la poésie populaire, p. 4.

l'intérieur d'une tradition, soit la tradition non écrite qui rattache les illettrés au commencement des temps, soit la tradition écrite qui s'est établie sur l'autre. A toutes les deux échappe la foule des classes moyennes, dont les membres sont vraiment les maudits, les épiciers, les « fabricants de chandelles » aux idées fausses, aux émotions triviales qui n'ont qu'un sens très imparfait de la beauté, et demandent surtout aux textes d'être clairs. Le type des épiciers littéraires d'après Yeats, est Longfellow. Voici pourquoi ! « Aucune de ses paroles n'emprunte de beauté à ceux qui l'ont autrefois prononcée ». Le prosaïsme est précisément cette limitation, ce caractère des mots qui sont renfermés en eux-mêmes et ne présentent pas autre chose à l'esprit que l'évidence de leur sens littéral. La Poésie est, au contraire évocatrice, elle éveille une mémoire imprécise, mais très ancienne ; ses mots ressemblent à des navires qui viendraient des contrées fabuleuses, chargés de marchandises aux parfums exotiques. Nous savons au fond de notre cœur, qu'ils ont un long et mystérieux passé ; ils ont été psalmodiés dans les temples ou murmurés dans les boudoirs. C'est pourquoi la poésie ne peut pas être claire : la vraie poésie populaire est aussi obscure que la poésie des « chapelles », elle est étrange, elle paraît irréelle à ceux qui n'ont pas l'esprit plein de réminiscences antiques.

« Le vrai peuple ne peut pas séparer l'idée d'un art ou d'un métier de l'idée d'un culte abondant en anciennes techniques et en vrais mystères. A peine s'il peut distinguer la science pure de la sorcellerie; il aime les paroles et les poésies qui gardent pour elles la moitié de leur secret. Avant que le commerce eût produit une classe nouvelle et un art nouveau,, et qu'il eût installé cet art et cette classe entre la chaumière et le château, entre la chaumière et le cloître, l'art du peuple était étroitement mêlé à l'art des « chapelles », de même que la langue du peuple qui se plaît aux rythmes animés, aux idiotismes, aux images, aux mots riches de suggestions lointaines, était étroitement unie au langage immuable des poètes. »

Cette pensée a vraiment dominé toute l'œuvre de Yeats : il s'est plongé dans les deux traditions : la tradition populaire sous la forme des légendes nationales, et sous la forme des dialectes d'aujourd'hui, la tradition savante qu'il a cherchée dans les sciences occultes.

Il a chanté Cuchulain, le héros qui ne succomba que sous l'assaut des vagues, Deirdre et Naisi. Les deux amants trahis par le vieux roi Conchubar, l'Homme rouge, et la comtesse Catherine qui vendit son âme au diable pour sauver son peuple affamé, sa patrie malheureuse, qui a toujours besoin de terribles sacrifices; il a étudié le langage populaire, avec l'aide et sous la direction de Lady Gregory, composant des pièces avec elle, allant même jusqu'à récrire dans le dialecte de Kiltartan des œuvres composées en un style savant, à l'imitation de Pater. Et la même conviction déterminée ses croyances philosophiques et religieuses. L'art est solidaire de la religion : en Irlande il faut se rattacher à la vie invisible, s'inspirer des croyances proprement irlandaises et des paysages irlandais, ou plutôt des croyances religieuses telles que les ont faites les paysages irlandais et la race irlandaise ; or, à ce point de vue, le catholicisme est une religion exotique, Patrick est un étranger, les vrais dieux de l'Irlande ce sont les dieux païens, ceux que chantaient les bardes d'autrefois et que vénéraient les druides, et ces revenants, ces lutins, ces fées, auxquels croient encore les paysans et les marins, sur la côte de l'Ouest.

Attitude purement littéraire, semble-t-il, comment peut-on sincèrement croire à Ængus, comment prendre au sérieux de folk-lore si délicieux et si absurde! L'occultisme et la théosophie permettent de vaincre cette difculté. Yeats fait penser parfois aux modernistes ; il est toujours prêt à se réfugier dans un symbolisme indéfini, car il ne faut pas que sa religion paraisse purement artificielle : elle n'aurait plus de valeur artistique ; il lui faut bien quelque réalité. L'Infini doit exister puisque l'on a besoin de lui pour faire de beaux vers ; on affirmera l'existence des dieux traditionnels dont les noms sont chargés d'un haut potentiel de poésie, mais en demeurant toujours prêt à les fondre dans l'unité d'un panthéisme plus philosophique.

Dans quelques-unes des études qui composent le recueil des « Idées de Bien et de Mal », Yeats expose *ex-professo* son système : « Je crois, dit-il en cet art et cette philosophie que l'on est convenu d'appeler Magie, en ce que je dois nommer évocation des esprits, bien que je ne sache pas ce qu'ils sont, en la puissance de créer des illusions magiques, je crois aux visions qui se produisent dans les profondeurs de l'esprit lorsque

les yeux sont fermés. » Voilà certes une foi plastique ; elle se prêtera docilement à toutes les exigences de la composition littéraire. Yeats entreprend de la préciser en la ramenant à trois doctrines essentielles : 1° les frontières de notre esprit sont mouvantes et beaucoup d'esprits peuvent se fondre pour ainsi dire l'un dans l'autre, et créer ou révéler un seul esprit, une seule énergie; 2° les frontières de nos mémoires sont mouvantes, et nos mémoires font partie d'une seule grande mémoire, qui est celle de la nature elle-même ; 3° ce grand esprit et cette grande mémoire peuvent être évoqués par des symboles.

Ce troisième article du crédo donne la raison de deux autres : que mouvantes soient les frontières, et fusibles et liquides les esprits qui se compénètrent; l'important est d'avoir des symboles, car avec les symboles on pourra composer des drames et des vers Suivant des considérations extrêmement vagues, des récits de visions, de transmissions de pensées à distance : il semble que les pensées aient une sorte d'existence substantielle : elles se détachent du sujet pour aller vagabonder à la façon de courants capricieux : elles surgissent dans notre esprit tout à coup, paraissent bondir hors du ciel ou de l'enfer, et l'histoire devrait tenir compte de ces êtres invisibles, de ces influences qui errent au loin, de ces formes florissantes qui peut être ont été créées par un ermite au sein des déserts, et viennent planer sur les chambres du conseil, les bibliothèques et les champs de bataille.

Des récits fantastiques: *Rosa Alchemica, les Tables de la loi, les Mages,* présentent sous forme de fables le même occultisme. Mais la seule réalité sérieuse qu'il y ait dans toute cette littérature est le culte de la Beauté, saisie par l'intelligence et symbolisée sous la forme de la Rose :

« Far-off, most secret and inviolate Rose. »

« Peut-il y avoir rien de plus important à proclamer que ceci : tout ce que nous appelons romanesque (*romance*) poésie, beauté intellectuelle, est le seul signe auquel nous puissions connaître que le suprême Enchanteur, ou quelqu'un d'entre ses conseils, nous parle de ce qui fut et de ce qui sera dans la consommation des temps. »

La poésie seule peut nous unir à Dieu, seule elle est

dispensatrice de vérité : les récits des historiens, les spéculations des philosophes ne sont que paille. La révélation vient des poètes. Comme l'ont vu Blake et Shelley l'imagination est la faculté suprême, non plus folle du logis et maîtresse d'erreur, mais bien au-dessus de la raison, principe de la vraie métaphysique.

Il en résulte que la morale est bien petite chose; les moralistes sont traités d'utilitaires et rangés avec les fabricants de chandelles dans ces limbes ou végètent les pauvres êtres dénués de facultés artistiques. A l'époque de Blake « Les gens cultivés croyaient s'amuser quand ils lisaient des œuvres d'imagination et « former leurs âmes » en écoutant des sermons, en faisant ou ne faisant pas certaines choses ». (1) Les temps ont changé : aujourd'hui nos lectures « édifiantes » sont les œuvres des grands poètes, de Shelley, de Gœthe, ou les romans de Balzac, de Flaubert, de Tolstoï. Aller au sermon, faire ou ne pas faire certains actes, ce n'est plus que pure amusette. Vivre intensément est la seule chose requise, parce que l'intensité seule peut prendre forme d'art. « Je ne connais pas d'autre christianisme et pas d'autre évangile que la liberté, tout à la fois corporelle et spirituelle, d'exercer les arts divins de l'imagination : l'imagination est le monde réel et éternel dont cet univers végétatif n'est qu'une ombre falote, et nous vivrons dans nos corps éternels, c'est-à-dire dans nos corps d'imagination quand ces corps mortels et végétatifs n'existeront plus ».

La table des valeurs est retournée, les béatitudes sont bouleversées, non plus les humbles, les doux, les pauvres, les affamés de justice, mais les savants et les artistes hériteront le royaume des cieux. Dépouillez la sainteté ; revêtez-vous d'intelligence, exaltez toute passion en forme de parfaite beauté, au moyen de l'art et de la poésie : « Les sots n'entreront pas dans le royaume des cieux, quelle que puisse être leur sainteté.

*
* *

Cette philosophie est sous-entendue par tous les recueils de poèmes qui parurent successivement depuis

(1) William Blake et l'imagination (Idées de bien et de mal).

1899 : « Le vent parmi les roseaux » — « Les sept forêts » — « Le casque vert et autres poèmes » — « Responsabilités » — ainsi que par un très beau drame poétique « Les eaux obscures (Shadowy waters »). La même formule s'applique toujours, mais avec des expressions souvent si belles, une telle splendeur d'images que cette répétition ne lasse pas. C'est à peine si parfois l'on sent quelque chose d'un peu mécanique dans ce symbolisme, un peu trop de pierres précieuses, de mains pâles, de royautés imprécises, un matériel qui date et se démode. Sur un fond vague, parfois très obscur, Yeats présente des objets chargés de poésie, condensateurs qui, dans cette nuit s'environnent d'étincelles — puis par delà cette fantasmagogie, à peine aperçus, des abîmes métaphysiques, dont on ne songe pas à se demander s'ils sont de véritables profondeurs ou de simples apparences dues à un habile jeu de miroirs. Le résultat est souvent admirable — quelquefois artificiel. Il est d'autant plus heureux que la philosophie latente est moins déterminée, que le poème se prête mieux à l'expression d'un mysticisme universel : ainsi dans la pièce intitulée : « Le poète parle d'une vallée pleine d'amants » :

... Et j'ai rêvé que mon cœur perdu sortait furtivement
[du bois,
Avec ses paupières d'une pâleur de nuages, baissées sur
[des yeux obscurcis par les rêves,
Et dans mon rêve j'ai crié : « O femmes ! ordonnez aux
[jeunes hommes
Qu'ils posent leur tête sur vos genoux,
Et noyez leurs yeux dans votre chevelure,
Car s'ils se rappellent la face de ma bien-aimée, nulle
autre ne pourra plus leur sembler belle,
Jusqu'à ce que toutes les vallées du monde se flétrissent
et disparaissent.

Tous les trésors de la nature et de l'art sont accumulés, puis offerts en sacrifice à la Beauté intellectuelle si transcendante que devant elle toute autre beauté s'évanouit Il faut d'abord percevoir vivement les objets sensibles, les enrichir de tout ce que la tradition peut offrir d'éclatant et de somptueux, puis voir s'élever dans un mouvement qui n'est pas sans analogie avec la dialectique du « Banquet », la beauté que saisit l'intelligence, principe secret de tout désir. Ainsi le monde

sensible et le monde intelligible se prêtent mutuellement secours: l'objet que les sens ne perçoivent pas absorbe toute la beauté visible, et celle-ci, au moment même où l'intelligence la dépasse et la nie, acquiert, en devenant symbole, une profondeur qu'elle ne possédait pas. Saisie par de purs concepts, la beauté resterait froide, mais il se fait à son profit un transfert de toutes les émotions accumulées.

Le résultat de ce mouvement sans cesse répété est une aspiration vers l'au-delà, cette « nécessité de fuir d'ici » dont parlait Plotin, sentiment qui est exprimé avec une grande beauté de forme dans les « Eaux Obscures. ».

Le pirate Forgael entraîne son équipage vers des mers inconnues, loin des riches navires et des combats profitables. Il cherche l'amour, mais « un amour d'une espèce inouïe, splendide, que l'on ne trouve pas en ce monde, cet amour que l'on entrevoit au delà de tout autre. L'équipage n'éprouve point de désirs aussi subtils, il est tout près de se révolter, lorsque par bonheur, surgit du brouillard un vaisseau royal chargé de trésors, épices précieuses, images d'ivoire aux yeux d'améthyste, dragons aux yeux de rubis, « tout le navire étincelle comme un filet plein de harengs ». Les pirates s'élancent à l'abordage : ils ramènent une reine: Dectora, dont le courage n'est pas abattu ; elle réclame justice. Forgael prend sa harpe magique, et tous ses auditeurs sont plongés dans un rêve. Dectora ne se souvient plus de son royaume, ni de son époux assassiné, elle devient amoureuse de Forgael qu'elle prend pour un dieu, elle le suivra jusqu'au delà du monde. L'équipage réveillé, veut jouir de son butin, revenir vers les pays où tant de richesses pourront se transformer en plaisirs; Forgael et Dectora méprisent ces attraits vulgaires : ils continuent seuls leur impossible voyage. Les marins montent sur leur prise ; ils abandonnent les amants, ils coupent le câble qui rattachent les deux navires :

« L'épée tranche la corde
La corde est en deux, elle tombe à la mer
Elle se roule dans l'écume — O ver ancien,
Dragon qui aimais le monde et nous attachais à lui,
Tu es brisé, tu es brisé, Le monde part à la dérive,
Et je suis seule avec mon bien-aimé.

... O fleur sur la branche, oiseau parmi les feuilles
O poisson d'argent que mes deux mains ont pris
Dans le cours du ruisseau, étoile du matin
Tremblant dans le ciel bleu comme une biche blanche
Penche toi plus bas, que je te couvre de ma chevelure
Car nos yeux sont fermés sur le monde pour toujours.
Aux lisières des forêts brumeuses.

Mais que la pensée vienne à se préciser dans le sens de l'occultisme, qu'elle se présente comme une illustration de certains dogmes théosophiques, et nous friserons parfois le ridicule. Le poème intitulé « les deux rois » développe une sorte de cas de conscience dont l'occasion est cette capacité qu'ont les esprits de passer d'un monde à l'autre. Edain était mariée dans l'au delà, lorsqu'elle s'est trouvée, par hasard, attirée dans un corps humain : dans la suite elle a épousé le roi Eochaid. Puis Eochaid est parti pour la guerre, laissant dans son château sa femme et son frère Aran. Cependant le mari de l'autre monde s'ennuyait dans sa solitude. Il inventa de rendre Aran amoureux de sa belle-sœur, amoureux à en mourir. Edain par pitié, consent à donner un rendez-vous à son beau-frère, au milieu des forêts. C'était l'occasion cherchée par le premier mari ; il endort Aran, puis apparaît à Edain et la supplie de venir le rejoindre. Mais Edain a perdu tout souvenir de sa vie antérieure, elle aime son mari mortel, et la fibre la plus forte de son amour est cette pitié maternelle qu'à certains heures elle éprouve pour lui. La pensée de sa fragilité le lui rend encore plus cher. A l'amour sans soucis des immortels elle oppose la camaraderie passionnée des êtres humains, union de joies et de douleurs sous la menace toujours présente de la mort: « Que peuvent-ils savoir de l'amour, ceux qui ne savent pas qu'il construit son nid sur le rebord étroit d'un précipice plein de tempêtes ! « Ici l'au delà n'est représenté que pour donner du relief à la vie humaine. C'est ce contraste que Yeats cherche avant tout : il traite ses poèmes comme le décor de ses drames, qu'il compose toujours avec beaucoup de soin, choisissant des fonds sur lesquels se détachent harmonieusement des costumes aux vives couleurs. L'idée d'Edain est d'ailleurs fort touchante, exprimée en vers magnifiques; mais gagne-t-elle vraiment quelque chose à cette mythologie d'opéra? Eochaid, en rentrant chez lui, est

attaqué par un cerf enchanté dont les cornes rendent un son d'argent, et qui est évidemment une incarnation de l'autre mari, l'abandonné des régions astrales. On a peine à prendre au sérieux cette bataille entre les deux maris dont l'un, vivant parmi les formes impalpables de l'air est trompé, bien involontairement, par son épouse devenue femme, grâce à l'accident d'une naissance.

Les théories fragiles, les poses de mage, tout cet orgueilleux appareil, ne doivent pas nous faire oublier que Yeats est un grand poète. C'est en voulant être plus grand encore, c'est un revendiquant pour la poésie une autorité qu'elle n'a pas, une absolue souveraineté sur l'esprit, qu'il arrive à se diminuer lui-même, car sa pensée parait alors confuse; il n'est pas philosophe, il n'est pas voyant, et nous ne parvenons pas à le croire quand il insinue que par prudence il est obligé de cacher sa profonde sagesse:

« Les habitants des îles d'Aran, prétendent que lorsqu'on parle trop du monde des fées, la langue devient comme une pierre, et il me semble (sans aucun doute la raison naturaliste appellerait ce phénomène une autosuggestion), que j'ai senti ma langue se faire un peu lourde et s'embarrasser. »

Non, certainement, ce n'est pas à craindre: la langue du poète est trop souple pour éprouver une pareille lourdeur, et ses indiscrétions ne sont pas assez graves pour mériter un si terrible châtiment.

*
* *

Nous avons vu Yeats aller de l'art à la philosophie Georges William Russell a décrit le mouvement inverse: il est, avant tout, mystique et voyant; l'art n'est pour lui qu'un moyen de manifester la religion dont il vit, d'une vie sincère et profonde.

Cette religion n'est pas le christianisme. Georges Moore qui admire beaucoup Russell, pour son très grand talent, sa personnalité puissante, surtout peut-être, l'audace avec laquelle dès son enfance il a rejeté les croyances chrétiennes, a raconté sa première crise morale : comme il allait un jour vers Armagh, il réfléchit qu'il serait injuste de punir l'homme pour des actes dont il n'a jamais promis de s'abstenir; la foi chrétienne, se disait-il, nous charge de devoirs que

nous n'avons pas librement acceptés. C'était concevoir le christianisme d'une manière bien extérieure, comme une imposition tout arbitraire d'obligations étrangères à la nature du sujet. Mais on voit déjà la pensée de l'enfant incliner vers une morale et une métaphysique de l'immanence que toute son expérience ultérieure devait développer: « Il n'y a qu'une vie, divisée à l'infini, différente en degrés, non pas en espèces. » (1)

Il entre d'abord à l'école des beaux arts de Dublin, en quelques semaines il étonne ses maîtres et ses camarades, et cependant très vite il abandonne l'étude de la peinture, craignant que cette facilité même le détourne de chercher un développement intégral de sa vie; l'art n'est pour lui qu'un moyen de vivre plus purement et plus intensément; il voit le danger de transformer un instrument en fin dernière. Il vivra dès lors une existence double: employé dans quelque maison de commerce, en même temps penseur, poète, artiste. Enthousiasmé par les vieilles mythologies irlandaises et les livres orientaux, il parcourt les routes le dimanche, et parfois monte sur une borne pour haranguer les foules, parlant des lieux saints de l'Irlande, des anciens druides et de leurs mystères. Dans la suite il devient l'un des directeurs du mouvement coopératif. Il voyait là un moyen de développer la nationalité irlandaise en créant une solidarité d'abord économique mais qui se développerait en conscience collective; les nations elles-mêmes devaient, plus tard, s'unir pour constituer un seul et même être: « Quelque chose, une vie réelle, supérieure à l'individu, agit à travers l'être de la nation et nous amènerait presque à penser que le Ciel ne peut pas manifester pleinement sa vie à l'humanité par l'individu, mais doit s'exprimer par les multitudes. » (2)

C'est dans ce sens économique et spirituel à la fois que Russell collabore au mouvement irlandais; mais la source de toute cette activité, singulièrement nue sous ses formes multiples, est dans l'expérience religieuse du « Panthéiste aux yeux gris ». Il l'a décrite dans un petit volume « *Candide of vision* » qui est l'histoire de sa vie intime et de ses pensées.

---

(1) *Ave*, p. 159.
(2) *The national being* p. 151.

Russell est un homme d'une imagination extrêmement forte, tellement vive et tellement précise qu'il ne se reconnait pas le droit de distinguer entre l'apport des sens et celui de la fantaisie: les objets imaginaires sont pour lui au moins aussi réels, aussi solides, que les objets tangibles et visibles; il a vue par toutes ses fenêtres sur l'au-delà; le temps et l'espace, et le passé des autres planètes, et d'autres espaces parcourus par des corps éthérés, étendent à l'infini le champ de ses expériences. Cette diversité de visions se trouve reliée par une aspiration puissante vers l'unité. Partant de cette expérience, dont il ne doute pas, il cherche à travers les systèmes une explication qui le satisfasse; repoussant avec dédain les philosophies il croit la trouver dans les livres sacrés des religions les plus anciennes, interprêtées d'ailleurs largement, dans un sens théosophiste; Russel est une sorte de protestant des croyances antiques, l'expérience individuelle et le libre examen sont pour lui les autorités suprêmes.

L'originalité vraiment surprenante de Russell n'est d'ailleurs pas dans cette théosophie ni dans ce mysticisme, mais dans le point de départ, dans cette vigueur vraiment unique de l'imagination. Le philosophe Alain qui fait une étude fort curieuse de l'imagination au début de son « Système des Beaux-Arts » nie presque complètement l'existence des images visuelles; tout au moins, les réduit-il à n'être plus que l'ombre d'un prétexte au déploiement de l'émotion, au mouvement du sang et des muscles, d'où résulte la conviction d'avoir vu. « Avons-nous, demande-t-il, ce pouvoir de contempler dans nos rêveries passionnées ce qui est loin ou ce qui n'est plus? Le passionné dit oui, mais nous avons remarqué déjà que le passionné est un mauvais témoin; il croit voir; il veut avoir vu.... » (1) Le voyant est celui qui prétend avoir vu, mais il n'a point vu, et le voyant n'est jamais artiste car il se contente de son illusion. L'artiste est un homme qui veut voir; conscient de la faiblesse de son imagination, il y supplée par l'œuvre matérielle, où l'idée prend enfin corps et tombe sous les sens.. A cette ingénieuse théorie l'expérience de Russell présente une antithèse complète : Russell est un voyant et cependant il est

(1) *Système des Beaux Arts* p. 28.

aussi poète et peintre; il reproduit sur la toile ses visions, et dédaignant les modèles de chair, ne fait jamais poser que des dieux. Quant aux théories psychologiques, il les juge d'un mot: les philosophes qui étudient l'imagination sont des esprits abstraits; ils n'ont aucune capacité de vision et ramènent tous les hommes à leur propre mesure.

C'est vers l'âge de 16 ou 17 ans, en errant sur les routes à travers la campagne, que Russell eut pour la première fois ces « représentations intenses et passionnées » d'un autre monde, et c'est surtout en présence de la nature que sa faculté s'éveille. D'ailleurs la nature n'est pas pour lui un assemblage de pierres d'arbres, de nuages et d'eaux; la Terre est une personne, une déesse bienveillante, c'est la Grande Mère. Parfois elle vient le surprendre jusque dans les villes: « A travers l'air chaud et fétide de la chambre éclairée par le gaz (1), soudain c'est un ciel de la plus rare améthyste, une efflorescence de nuages froids comme la neige; très haut, dans les déserts divins, une étoile solitaire. Tout demeure immobile dans un ravissement que ne trouble aucun souffle, extase des séraphiques princes du vent, de la vague et du feu; car c'est l'heure ou le Roi, présence invisible, passe à travers ses domaines, et la nature le sait et se tait devant son seigneur. Un jour je me trouvai tout à coup sur une plaine inconnue, dans une sorte de steppe, et j'entendis des carillons qui n'avaient rien de terrestre sonner passionnément de je ne sais quels invisibles clochers. » Un autre jour étendu sur le sol, les yeux fermés, il voit des vallées et des collines, brillantes comme des bijoux, ce qui était éloigné semblait aussi précis que ce qui était proche; des fontaines de brouillards lumineux jaillissaient, que traversaient des êtres étincelants; ils aspiraient ces fontaines pour y puiser la vie. Les visions ont parfois un caractère nettement symbolique, celle par exemple des Rois divins (2) « Dans une énorme salle aux piliers d'opale vivante et frissonnante s'élève un trône sur lequel est assis un dieu: tout autour d'autres dieux occupent des sièges moins élevés. Sur le sol une forme sombre est étendue. Les rois font sur elle des gestes liturgiques et, soudain, s'élève

(1) *Caadle of vision* p. 10.
(2) *Caadle of vision* p. 36.

du corps obscur une silhouette aussi grande, aussi glorieuse, aussi brillante que les rois. » Souvent la vision semble plutôt historique: près d'une chapelle en ruines une cérémonie se déroule, qui dut être célébrée jadis en ce même lieu; un mot lu dans un dictionnaire fait surgir l'image de jeunes Grecques courant à travers un jardin pour aller voir passer un cortège. Une cité qui porte le caractère de civilisations éteintes apparait avec tout le détail de ses remparts et de ses palais; des foules innombrables, aux silhouettes précises, aux mouvements corrects se meuvent dans les rues et sur les escaliers. Russell insiste sur ce point: la vision ne diffère pas de sensations visuelles éprouvées pendant la veille, elle donne le même sentiment de réalité: « il y avait une brusque illumination de mon cerveau, (1) et les images se mouvaient devant mon regard intérieur, comme ces images colorées et mouvantes que nous voyons au théâtre .. Mouvement, lumière, ombre, couleur, étaient aussi parfaits que dans les objets qui passent devant les yeux corporels. » Cependant il n'attribue pas une grosse valeur à ces états imaginaires: il les rapporte, sans doute, parce qu'ils sont plus aisément communicables que des états plus élevés, tout en remarquant que « ces visions ne sont pas spirituelles ni de bien haute importance. Elles ne peuvent se comparer à ces états transcendants de respect religieux, lorsque, presque sans vision, l'obscurité divine semble respirer à l'intérieur de l'esprit » (2).

Quand il réfléchit à ces expériences pour en faire la théorie, il les distingue en les ramenant soit à la perception soit à l'imagination proprement dite. Les images ne sont pas des illusions, ni des hallucinations subjectives, mais des visions d'objets tout aussi réels que les objets sensibles: ces objets peuvent être vus à distance, ou perçus dans une mémoire cosmique où se conserve toute l'histoire de la terre. Leur réalité objective lui parait évidente: « Quand l'image est claire et précise nous devons induire l'existence d'un original dont elle est le reflet. » Il confirme ses visions en les comparant avec les expériences d'autres voyants et en constatant dit-il, un parfait accord. D'ailleurs les théories classiques de l'imagination sont inadmissi-

(1) *Caadle of vision* p. 39.
(2) *Caadle of vision* p. 34.

bles: On ne peut pas assimiler les images à une mosaïque de souvenirs, à un jeu de patience formé de sensations brisées en morceaux puis réajustées: ce procédé rendrait impossible l'unité et l'originalité des objets. Dira-t-on que l'esprit, sous l'impulsion du désir, se fabrique à lui-même des images symboliques? Mais quel artiste est-il donc pour fabriquer des personnages parfaitement corrects au point de vue anatomique et les faire mouvoir, sans aucune gaucherie dans la démarche, en respectant les déformations de la perspective? Non, ces objets existent, et solides, volumineux, composés d'une matière que ne voient pas les yeux du corps; ils se détachent des objets sensibles, à la façon des simulacres d'Epicure, et subsistent sans changement, conservés dans quelque impalpable éther. Nous avons ainsi accès, non seulement aux plus lointaines régions de l'espace et à la pensée des autres hommes, mais à la pensée, à la mémoire universelles; tout se mêle, les individus ne sont pas imperméables les uns aux autres: un flux d'images, de souvenirs et d'idées parcourt l'immense hiérarchie des vivants : les dieux et les hommes, les astres, les paysages, les planètes participent d'une même expérience totale, d'une même sagesse divine.

L'imagination est une puissance plus haute et plus rare que la vision ; c'est, à la lettre, une révélation. Mais révéler, pour un immanentiste comme Russell, c'est exprimer ce qui déjà se trouvait latent : un soi plus profond que la conscience combine les formes et leur donne un sens symbolique, il connaît le moi de la veille, il connaît le moi du rêve, mais ceux-ci ne le connaissent pas. C'est un esprit plus puissant, ou, ce qui pour Russell ne serait pas différent, un état plus élevé de notre esprit ; il parle dans les profondeurs du sommeil ; c'est lui qui crée les songes ; et le monde des songes est tout aussi réel, plus réel même que celui de la veille, il exige de son créateur le même art et la même puissance. Dans le sommeil profond l'homme porte le sceptre et le diadème, il prend part au banquet des dieux, il retrouve la dignité que l'éducation lui avait fait perdre ; car le matérialisme des écoles nous dégrade, il représente l'homme comme un être vil, un descendant des animaux ; tel un prince volé dans son enfance et vivant parmi des gardiens de porcs, l'hom-

me, qui est un dieu en exil, en vient à se croire méprisable. L'antique tradition se trouve ainsi perdue par ignorance, nous avons oublié les connaissances religieuses que possédait l'humanité primitive ; pour les retrouver il faut revenir aux cosmogonies antiques, interpréter à nouveau les vieilles mythologies. Russell y trouve la confirmation de son expérience ; il y discerne l'expression symbolique de son panthéisme : le multiple procède de l'un; une même vie est partout répandue : à peine y a-t-il quelques barrières à briser pour que l'être se mêle avec l'être ; le monde visible est une tapisserie mouvante : elle s'agite au souffle de l'esprit : soulevez le voile...

*
* *

Il serait inutile d'insister sur la fragilité de cette construction : à part quelques expériences de télépathie elle repose tout entière sur une puissance hallucinatoire d'imagination, jointe à un sentiment religieux de la nature. Sans doute les problèmes de l'imagination et de la mémoire sont difficiles ; mais l'explication par les simulacres d'Epicure est l'une des moins satisfaisantes. Avec les cosmogonies antiques et les mythologies, Russell prend de grandes libertés. Quant aux orpfondeurs du sommeil et aux révélations de l'inconscient, chacun leur prête le sens qui peut convenir à sa propre philosophie : le moi profond ne dit pas à Russell ce qu'il veut bien confier à Freud. Mais on devine quel parti un poète peut tirer d'une telle vision du monde. Il y a bien quelque monotonie dans les poèmes de Russell : il part presque toujours d'une description de l'aurore ou du crépuscule, puis en dégage un sentiment religieux et fait transparaître une réalité divine sous la splendeur des couleurs et des mots. Il a réuni l'essentiel de ses recueils successifs dans un volume de « Collected poems », parfois obscurs, mais qu'un petit nombre d'initiés vénère à l'égal d'un livre sacré. Tout étranger que l'on soit à ce culte, il est impossible de ne pas admirer l'intense poésie et la gravité respectueuse de ces œuvres, où revit l'âme des vieux livres Hindous. Le poème intitulé « Oversoul » représente assez bien l'esprit et la manière de tout le volume.

« Je suis la beauté même parmi les belles choses »
Bhagavad Gita »

L'Orient se couronnait de fleurs froides comme neige
Il se tendait de voiles aux tissus couleur de perle
Tout s'évanouit dans le crépuscule.
Visions de paix — et de paix encore plus profonde.
Et la terre et l'air, les vagues et le feu un souffle,
Dans la crainte et le silence, restaient immobiles, sans

Car l'un qui traversait leurs chœurs
Les reliait d'une mystique fraternité.

Crépuscule d'amethyste, parmi
Quelques astres étranges, éclairant les hauteurs ;
Où se cachait l'Esprit secret,
Quel était ton lieu, lumière des lumières ?

Loin, dans l'espace, la flamme de Beauté.
S'élevait-il en Toi, en Moi, ce feu
Qui pliait tous les éléments
A l'adoration silencieuse ?

*
* *

Au cours d'un voyage en bicyclette que Georges Moore et Russell firent ensemble, visitant tour à tour des coopératives et des temples druidiques, ils rencontrèrent, dans un très pauvre village, un enfant affamé qui leur donna quelques indications au sujet de la route. Il leur recommanda par dessus tout de ne pas approcher d'un verger voisin, car les fruits en étaient gardés par un chien féroce. Cet animal n'était de son vivant qu'une « vieille chose tout endormie », mais il était mort et son fantôme revenait sous l'apparence d'une « terrible bête noire ». Quand les pommes n'étaient protégées que par un chien de chair et d'os tout le monde les volait, un fantôme de chien tenait en respect les plus imprudents.

Sur la côte de l'Ouest les paysans croient encore fermement aux fées. Les villages sont cernés par des revenants qu'il faut soigneusement éviter après la tombée de la nuit. « On entendit certain jour un homme se plaindr[illegible] « Par la croix de Jésus, comment pourrai-je passer ? Si je longe la colline de Dunbay, le vieux capitaine Barny pourrait bien me guetter par là. Si je fais le tour le long de l'eau pour remonter par l'esca-

lier, je trouverai le sans-tête, et encore un autre sur les quais, et un autre, tout nouveau, sous le mur du vieux cimetière. Si je fais le tour par l'autre route, Mrs Stewart apparaît à Hillside Gate, et le diable lui-me est dans la rue de l'Hôpital. » (1)

Une telle force d'imagination qui fait pâlir les réalités sensibles devant les créations de l'esprit, nous rend moins surprenante la puissance poétique d'un Yeats et d'un Russell, Elle est, dans un ordre inférieur une forme de l'idéalisme ; sortie du folk-lore, s'élevant au-dessus des contes de bonnes femmes, elle devient une capacité de saisir les objets intelligibles, une force pour la pensée spéculative et pour la pensée pratique. L'Irlande s'est toujours présentée comme la patrie de l'idéalisme : aux temps héroïques les bardes avaient rang de princes, et marchaient entourés de disciples et de serviteurs, comme les rois. Après la venue de Patrick l'île devint la terre des saints ; ses apôtres montés sur des barques de granit et guidés par des anges vinrent évangéliser la Bretagne. Les Irlandais n'ont pas changé ; le chanoine Sheehan nous montre dans ses romans, les paysans à peine campés sur le sol, contents d'une installation misérable pour une vie qu'ils sentent provisoire ; et quel singulier idéalisme manifeste la révolte de Pâques 1916 : huit cents hommes, commandés par un poète, bravant la puissance de l'Empire britannique sous les armes ! Le monde n'est rien pour eux, les obstacles n'existent pas, si grande, si hallucinante est la puissance de l'Idée. Force et danger tout ensemble : il faudrait à cet enthousiasme le contrôle d'une raison glacée, car il se prête à toutes les aventures, en philosophie, en art comme en politique. L'étrange renaissance d'un paganisme qui, chez Russell du moins et ses amis, ne semble point purement littéraire, qui malgré tant de souffrances, famines, spoliation, guerres civiles, reste si fortement attaché aux choses de l'esprit, et si cette imagination pouvait s'unir à la critique, si la prudence devenait maîtresse de cette flamme, l'Irlande verrait encore des heures magnifiques.

Joseph MAINSARD.

---

(1) Celtic twilight (Yeats).

Chroniques

La fin d'une parade philosophique : le bergsonisme, par *François Arouet* (« Les Revues »).

Il faut, malgré tout, faire deux parts dans cette charge à fond contre le bergsonisme et y distinguer: une critique philosophique, dialectique de la psychologie et de la métaphysique bergsoniennes (Ch. 1 et 2) que résume les quelques pages du troisième chapitre, négation radicale de la prétendue « révolution philosophique » de Bergson, — d'autre part, un pamphlet qui, tirant de ses discours académiques durant la guerre « la vraie figure du sage », dénonce en Bergson une pensée au service de la classe bourgeoise, « un chantage au nom du concret et de la vie » destiné à endiguer les mouvements matérialistes et révolutionnaires du XIXe siècle, à duper, dans ses espèces illusoires, toute méditation vraie sur le réel, « philosophie qui attire dans le vieux piège au nom des espoirs nouveaux ». Je vois bien la relation de l'une à l'autre de ces attaques: explication marxiste, « matérialiste » du bergsonisme, *la fin d'une parade* découvre dans cette soumission complice à la bourgeoisie la raison profonde des erreurs de cette philosophie, notamment de son caractère obstinément abstrait malgré tant de déclarations et de formulations vaines. C'est d'une tactique qui relève en fin de compte, ce détournement des esprits vers des mythes alléchants (Vie, « durée vraie », « données immédiates »), mais trompeurs, volontairement trompeurs puisqu'ils ramènent à ces divertissements pour classe riche : l'approfondissement de soi, à ce jeu de glaces sans fondement: la vie intérieure. On pourra cependant juger cette liaison bien aléatoire ou même facile et sans doute, voudra-t-il mieux, dans l'intérêt du livre lui-même, la dénoncer, comme invite à le faire, du reste, la nette différence de ton entre le dernier chapitre et les autres. La réfutation théorique du bergsonisme est, en effet assez forte et, en beaucoup d'endroits, pertinente. Elle se rattache à la critique générale des fondements de la psychologie que nous avons

exposés ici même d'après le livre de Politzer (*Cahiers du Sud*, Avril 1929) : Bergson ne fait que reprendre sur le registre du *dynamique* les thèmes traités en *statique* par la psychologie traditionnelle, mais ces thèmes restent les mêmes, et toujours *thèmes*, jamais *choses;* les démarches demeurent identiques, quoique en sens inverse; le tout conserve enfin ce mépris de l'individuel, cette allure générale et abstraite par ailleurs dénoncés. Ce qu'exprime au fond le bergsonisme malgré son programme apparent, c'est *l'émotion abstraite d'un spectateur devant la vie*, la Vie et la durée concrète n'étant que des *notions* émouvantes comme tel ou tel autre mythe classique, des *schémas* que l'on applique indifféremment à la métaphysique ou a la psychologie. (Quoique la métaphysique bergsonienne soit, comme on le prétend, une promotion de la psychologie) et qui, finalement, ne résolvent rien parce qu'ils n'épousent rien: c'est un simple changement de langage et d'indices. (J'aurais peut-être aimé voir ici cette critique du bergsonisme complétée par l'examen du dualisme bergsonien, si incohérent selon qu'on se place sur le plan métaphysique de l'intuition ou psychologique de l'intelligence pragmatique.) Quant au pamphlet, quelques échantillons suffiront, je pense, à en rendre compte: « Il s'agissait au fond d'accomplir une besogne si basse, que les prêtres eux-mêmes en étaient incapables. Plus exactement, un de ces chiens de cirque dressés et pomponnés que sont les intellectuels bourgeois pouvait seul répondre à l'appel de ce cynisme qui cherchait son valet. Ce fut M. H. Bergson. Il s'est chargé de peindre en concrèt et en vie les soutanes des curés et les redingotes des ministres... » (pp. 101-102). « Le moment est venu pour l'Eglise d'ôter de ses pattes fourchues la chaussette bergsonienne; la bourgeoisie ne peut plus se cacher derrière une pluie de pétales de rose. Le sang qu'il a contribué à verser devait noyer aussi le vieillard hystérique » (p. 116) J'avoue que cette violence monocorde, massive et, la plupart du temps, toute gratuite ne me revient aucunement et me paraît, même au point de vue du genre où veut se placer Arouet, sans intérêt

Henri-Charles PUECH.

SAINT THOMAS D'AQUIN: SOMME THÉOLOGIQUE II, traduction nouvelle avec une introduction et des notes, par *Edmond Perrin*, (Collection « *Les textes du Christianisme* »), Rieder

Cette seconde tranche d'une traduction qui doit en comprendre cinq, correspond à *Summ Théol.* I, q, XXVII-LXXIV, soit aux problèmes relatifs à la Trinité, à la Création, aux Anges,

aux Six Jours. Conformément au principe de la Collection, tout n'y est pas également et littéralement traduit, mais certains développements ont été paraphrasés, analysés ou réduits à l'indication de leur thèse. Ce parti-pris est pour le moins dangereux ; a-t-on à faire à l'édition scientifique d'un texte, ou quelle intenton critique ou polémique a présidé à ce choix? Une traduction sérieuse, une réfutation du thomisme sont, chacune, à souhaiter à l'heure actuelle, mais il fallait l'une ou l'autre, non ce genre mêlé de présentation. Les résumés de textes portent, ici, surtout sur la théorie des Anges et le commentaire du récit de la Genèse, évidemment condamnés par M. Perrin comme des résidus historiques ou des mythes (Cf. p. 193, note 1 : notion du ciel empyrée « balayée », par Galilée). Mais certaines thèses de Saint Thomas ne sont pas seulement raccourcies parce qu'elles paraissent à M. Perrin sans intérêt en l'état actuel de la science; des textes jugés contradictoires, des affirmations que l'on croit inconciliables ont, pour ces raisons *théoriques*, subi le même sort (par ex. p. 194 et note 1). On se demande alors si, au lieu d'une ruine, l'hostilité ici marquée au Thomisme n'eût pas mieux atteint son objet en offrant l'édifice dans son ensemble et armé de ses fastidieux développements qui passent pour caducs mais qui eussent conservé leur aspect de pièces essentielles et entraîné avec eux la condamnation du système. (Je me place au point de vue de M. Perrin).

L'introduction au volume est à cet égard étonnante: ni éclarcissement historique, ni réfutation en règle, mais un pêlemêle bref d'un peu de tout cela. Nous y apprenons que « le dogme de la Trinité est l'œuvre de Saint-Augustin » (p. 9), que « le Dieu d'Origène est cruel » (p. 14) ; le « panthéisme » du pseudo-Denys est affirmée comme une vérité » sans conteste (p. 15). Quelques pages, où M. Perrin met le dualisme perse à toutes les sauces, épuisent l'histoire *générale* du problème de Dieu en trois personnes, du problème du Mal, de la notion d'ange reste de « l'animisme primitif » (p. 17) « Rêveries » et « logomachie » sont opposées à « notre mentalité, pétrie par la science positive » (p. 13). Une phrase de la page 21 donnera le ton: « Ses anges à lui (au peuple) ont des corps aériens munis de longues ailes et ils laissent flotter leur chevelure retenue par un bandeau. La mère chrétienne, qui vient de perdre son enfant, se console à la pensée que le cher petit disparu est allé prendre place parmi les anges. »

Il y avait pourtant là, occasion à appliquer la seule méthode de critique possible et, sans doute, valable contre le Thomisme démontrer par le dénombrement des sources que le Thomisme est la synthèse instable de pièces et morceaux empruntés à des

ensembles philosophiques d'esprit opposé, aux courants juxtaposés de l'aristotélisme et, par Denys, du platonisme (voir là-dessus le livre de Durantel), et aussi, *en gros*, pour la théorie de la Création, à deux philosophies contradictoires: païennes, de l'éternité, chrétienne, du temple. Par ses origines mêmes, sa conception de la spéculation philosophique, le thomisme apparaitrait non, dans la mesure où cela est possible, comme une philosophie *historique*. Et, si elle peut encore rester sans aucune force sur beaucoup, cette conclusion aurait peut-être son importance pour ceux qui attachent à cette recherche de la *pureté* et de la *spécifité* une valeur que la constitution d'une *métaphysique moderne* rend de plus en plus essentielle.

Henri-Charles PUECH.

CORRESPONDANCE INÉDITE D'ARTHUR RIMBAUD, AVEC UNE INTRODUCTION DE ROGER GILBERT-LECOMTE. (Ed. du *Grand Jeu.*)

La Correspondance de Rimbaud achève, après une Saison en Enfer, de lui donner sa vraie place, de lui attribuer le rôle véritable qu'il a joué et qu'il continue de jouer dans l'accomplissement des destinées universelles de l'esprit. Sur la fin d'un monde haï de concepts, de dogmes, de morales et d'intérêts que nous nous appliquons d'abord à tuer systématiquement en nous, au moment où il commence par bonheur à y voir enfin danger de mort pour l'Occident, ses philosophies, sa science, son capitalisme et ses religions, tout laisse prévoir, comme le dit Roger Gilbert-Lecomte, l'apparition d'un cataclysme vivant, définitive manifestation-catastrophe de l'esprit, dont les signes précurseurs se sont montrés chez certains individus marqués à travers les siècles. La question étant désormais placée sur ce plan, nous pouvons mesurer l'importance de Rimbaud, de son activité, de la méthode et du témoignage qu'il nous a laissés.

Les philosophies et la science occidentales. caractérisables par l'attachement aux formes sensibles, sont fondées sur la permanence et l'identité de ce sensible en tant qu'objet et la fixité de ses rapports avec le sujet pensant. Or Rimbaud, c'est la destruction perpétuelle du réel, la désorganisation dans le sensible, la confusion de l'objectif et du subjectif; et cela, non pas au hasard où à la faveur de certains états temporaires (tels l'écriture automatique chez Lautréamont) ; mais en pleine lucidité. A la base de l'activité de Rimbaud, il y a une volonté consciente. clairement connue telle et orientée vers un objet, entrevu sinon spécifiquement désigné « je travaille à me rendre voyant. »

Pour nous, nous sommes réellement au commencement de

tout, et cela à chaque instant. Le problème est d'abord de ne rien accepter, et voici déjà l'accomplissement: repousser perpétuellement ce qui n'est pas nous-mêmes tout en l'étant dans un moment donné, reculer constamment l'objet du désir avec la certitude de ne jamais le posséder, et cela jusqu'à la mort. Pour cette entrée de l'homme — mais est-il l'homme encore, où déjà arbre, animal, pluie, ou son bras ou le vol d'un oiseau — dans la mort, il faut, comme Rimbaud, nier et détruire tout autour de soi et en soi, et la méthode proposée par Rimbaud dans la lettre du Voyant et une Saison en Enfer est celle qui doit nous mener aux portes de l'interdit, aux sources de l'invisibles, celle que doivent reprendre les hommes décidés à passer outre l'humain, à se révolter toujours contre les modes particuliers de la matière et de la vie et à libérer, à travers eux, au prix de n'importe quels sacrifices, la révélation définitive (1). Et cette vision de l'envers du réel, cette contre-expérience du sensible, Rimbaud, seul et sans exemplel antérieur, les a poussées presque jusqu'à l'accomplissement, jusqu'à entrevoir la liberté absolue, dans le désespoir. Et c'est dans cette expérience qu'apparait le rôle essentiel du corps (2) dans toute activité mystique, rôle que l'on a trop souvent cherché à atténuer ou à nier et qui est réellement primordial d'abord parce qu'il lie définitivement l'être et supprime toute idée de gratuité ou de libre-arbitre et surtout parce que « un long, immense et raisonné dérèglement des sens; toutes les formes de l'amour, de la souffrance et de la folie » sont les conditions nécessaires pour changer le sens de

---

(1) Cette expérience que nous pouvons juger qu'objectivement puisque nous commençons seulement à la faire, on peut cependant la définir ainsi: « Pour écrire les poêmes de Rimbaud ou de Nerval, pour peindre les tableaux de Chirico, de Masson ou de Sima, il faut avoir vécu la grande aventure, donni le coup de couteau dans les décors en toc du sensible, savoir que les formes se métamorphosent, que le monde s'évapore dans le sommeil, que l'hallucination ne se différencie pas de la perception, et qu'on ne peut opposer un état de santé qui serait la norme à d'autres états dits pathologiques... Il faut chercher à voir comme un aveugle, à entendre comme un sourd, à flairer comme une gueule-cassée, à goûter comme un muet, à palper comme un cul-de-jatte » (Roger Gilbert-Lecomte; Préface à l'exposition du *Grand Jeu*).

(2) Je dis corps pour être explicite mais sans que cela puisse entrainer la moindre confusion, le corps étant l'esprit au même titre que tout ce qui appartient au domaine dit de la matière.

notre expérience et l'orienter contre ce qu'elle a été précédemment.

Tout l'être se trouve donc engagé dans une lutte qui rejette en bloc l'optimisme, l'individualisme, l'art, la religion, la philosophie, et porte une irrémédiable condamnation sur la condition humaine. Et, si je dis qu'il faut d'abord nous faire violence à nous mêmes, il s'agit nullement d'une révolte qui n'existerait que dans l'esprit (comme si cela pouvait avoir un sens au point où nous nous plaçons), mais au contraire d'une révolte qui, à mesure qu'elle se réalisera dans l'esprit et par le fait même qu'elle sera réalisée, se développera nécessairement dans les faits, se concrétisera sous l'empire même de la nécesité universelle qui la gouverne et qui, toute morale et toute hiérarchie détruites, tous les plans bouleversés, sera marquée par l'éclosion constante de crimes et de révolutions, dans une monstrueuse et unique innocence. La pureté sera.

Pierre AUDARD.

LA VIE DE BEETHOVEN, par *Edouard Herriot* (N. R. F.).

Après le beau livre de Romain Rolland sur Beethoven (Les époques créatrices), magnifique étude du développement du génie qui, de 1802 à 1805, allait s'élever aux cimes grandioses de l'*Héroïque* et de l'*Appassionnata*, voici que M. Edouard Herriot nous donne une *Vie de Beethoven* que je place volontiers à côté de cette remarquable « *Vie de Franz Listz* » que M. Guy de Pourtalès publia dans la même collection. Et qu'on la doive à M. Herriot, voilà qui n'a pas laissé de surprendre le grand public. Certes, ce grand public n'ignore pas que l'homme d'Etat fait place à ses heures à un écrivain érudit et délicat. Mais une telle œuvre demandait d'autres dons, et c'est un plaisir d'une qualité rare de les découvrir en M. Herriot. Musicographe ; non, plus et mieux que cela, musicien. A lire tant de pages ferventes, tant d'analyses subtiles et sûres, tant de remarques profondément personnelles, il est impossible de douter. Le travail des textes ne donne pas de tels fruits ; il y faut, en plus de la connaissance de l'œuvre et de tout ce que l'on a écrit sur cette œuvre, l'émoi d'une sensibilité de musicien, avertie, vibrante, passionnée, qui nous convie à nous approcher des sommets qu'elle a gravis. Ici, ce qu'il importe de nous restituer, ce n'est pas le mécanisme plus ou moins ingénieux d'une écriture, le plan d'une construction nouvelle, la génèse d'une œuvre, ses balbutiements, ses efforts, ses triomphes, mais bien, avant tout, le son de cette âme unique. Cela, seul, un musicien pouvait nous le donner.

Sur cet homme prodigieux, on a tout dit. Les souvenirs de Ries, de Schindler, de Moscheles, les travaux de Nottebohm,

de Lenz, de Thayer, de Mikulicz, de Frimmel; ceux. en France, de Prod'homme, de J. Chantavoine, de H. de Curzon, de Vincent d'Indy, de Romain Rolland, de J. de Marliave, ont exploré tous les recoins de cette œuvre et de cette vie. La publication des Cahiers d'esquisses nous a permis, de reconstituer la genèse des conceptions beethoveniennes; les Cahiers de conversation nous ont donné le spectacle presque quotidien de l'existence du pauvre sourd. L'originalité du livre de M. Herriot sera d'avoir restitué Beethoven à son époque. Je ne veux pas dire que l'on ait négligé, avant lui, ce côté de l'étude. Mais il semble que, par l'attraction de sa formidable vie intérieure, cet homme ait capté jalousement l'attention de ses biographes, et que, penchés sur l'abîme infini de cette âme, ils n'aient pas accordé au milieu ni à l'époque plus d'intérêt que le taciturne lui-même. M. Herriot, comme naguère M. de Pourtalès au sujet de Listz, a reconstitué ce temps en une évocation. Autour de la grande figure centrale, il a brossé l'immense fresque de cette Europe, bouleversée par la révolution et l'épopée napoléniennne. Voici d'abord ce vieux monde au bord de l'abîme, cette société raffinée, spirituelle, jouisseuse, cette fleur unique que la capitale de Joseph II fera resplendir encore alors que Paris l'aura noyée dans des flots de sang. Gluck, Haydn, Mozart lui ont offert leur génie, et, malgré son ingratitude à leur égard, elle en est tout imprégnée. Au sortir de sa délicieuse ville rhénane, c'est ce milieu musical par excellence qui accueille le jeune virtuose. Haynd l'appelle « son grand Mogol »; Mozart, à qui on le présente, lui prédit s'il faut en croire la tradition, une carrière remarquable. Au Beethoven de la vinqtième année, Vienne présente le plus attrayant des visages. « Par la libéralité de Joseph II, le Prater, avec ses cafés, son incessante kermesse, offre au public ses allées où la cohue populaire enveloppe le corso mondain... On aime ici la promenade à l'italienne, lente et paisible... Les élégants en redingote bleue et pantalon blanc, le chapeau sous le bras promènent les élégantes, coiffées, sous leurs petites ombrelles fleur de pêcher, en ailes de papillon. Le matin; la mode veut que l'on se rende à l'Augarten; le bon ton exige que le soir on aille tourner autour du pavillon de musique, sous le bastion et le terrain de l'impératrice... Des Polonais, des Bosniaques, des Turcs en costumes nationaux piquent d'une note exotique ce décor composé pour les plaisirs de société et les intrigues amoureuses. Parfois, une mélopée tzigane, âpre, passionnée, nostalgique, frémit au lointain... De la musique partout, concerts pour les dilettanti, orgues de Barbari pour les hommes de la rue. Des mœurs douces, d'aimables manières, une politesse exacte et cordiale, le goût des visites et des cercles... » La

guerre est encore lointaine. Cette émeute de Paris, elle sollicite la curiosité, mais comment pourrait-elle faire naître la moindre inquiétude? Mais voici que le flux monte, déborde sur l'Italie, vient battre, dans les jardins de Léoben, l'orgueilleux rempart de l'Autriche. Un homme nouveau entre en scène. La foudroyante campagne d'Italie amène Bonaparte à cent kilomètres du palais impérial. Après Campo-Formio, Vienne voit arriver avec stupéfaction l'envoyé du Directoire, le citoyen Bernadotte. Avec lui l'atmosphère de la Révolution pénètre dans la Ville des Empereurs. Beethoven sent que ce souffle nouveau, surchargé d'héroïsme, a emporté, dispersé les pétales de la fleur fanée. Il faut dire adieu au passé, à ses magnificences, à ses chefs d'œuvres. Et nul, plus que ce sauvage, conscient de sa force profonde, ne se sent une âme tournée davantage vers l'avenir. Un jeune général révolutionnaire, dont la maigreur ardente emporte les digues du vieil édifice social et précipite le flot des temps modernes, il a créé, dans l'âme ardente du musicien, ce monde héroïque qui va peupler la IIIe symphonie.

Ce vaste bouillonnement d'une Europe qui enfante le XIXe siècle, M. Herriot nous en donne l'idée la plus complète, la plus complexe. Voilà l'air que Beethoven a respiré, les hommes, les évènements qu'il a vus ou dont il a entendu parler, les circonstances qu'il a traversées ou subies. Colossale fresque frémissante de vie, dont le prodigieux tourbillon passe devant nous sans nous arracher à notre contemplation de la haute figure centrale autour de laquelle elle s'ordonne. Cette figure, comme elle vit, elle aussi, avec ses enthousiasmes, ses douleurs, ses colères! Le voilà, ce Titan, sur la cime solitaire, écoutant gronder les démons de l'abîme intérieur, ces démons qu'il libère d'un geste souverain, et qui vont bâtir au delà de l'époque la musique de l'avenir.

Tous les musiciens liront ce livre et l'aimeront.

G. MOUREN.

LETTRES ETRANGERES

HELD ODER HEILIGER, par *le Comte Coudenhove-Kalergi* (Panemoja Verlag, Vienne).

Le mouvement paneuropéen, qui préconise la reconstitution sur des principes nouveaux, de notre vieux continent si cruellement maltraité par la guerre et l'après-guerre, a trouvé dans le Comte Coudenhove-Kalergi un apôtre enthousiaste qui réunit deux grandes qualités : celle d'un cœur fervent, d'un esprit lucide, sensible aux faits, et habile à échafauder un système. Nul n'a mieux marqué les causes profondes du crépuscule européen, nul

ne s'applique avec plus d'ardeur à la recherche des bases sur lesquelles appuyer la construction nouvelle.

Dans le diagnostic qu'il porte sur l'état de cette Europe douloureuse — meurtrie, mutilée, diagnostic objectif que n'égare ni le pessimisme, ni l'optimisme, le Comte Coudenhove-Kalergi a été conduit à analyser l'âme européenne, ses éléments historiques et ses constituants éthiques, l'immoralisme européen, immoralisme des consciences individuelles, et il expose le résultat de ces recherches dans un ouvrage récent « Held oder Heiliger » (Panenropa Verlag, Vienne) qui agite un monde d'idées originales et, pour l'avenir, espérons-le, efficaces.

Le Héros ou le Saint, tel est le dilemme que le Comte Coudenhove-Kalergi propose à la conscience européenne.

Ils représentent l'un et l'autre des sommets auxquels ont atteint respectivement l'esprit du Nord et celui du Midi. Car au contraste habituel Orient-Occident, l'auteur de « Held oder Heiliger », préfère l'opposition du Nord et du Midi qui, dit-il, correspond plus exactement à la différence des caractères. Je crois, comme lui, que cette distinction est la plus vraie, celle qui concorde le mieux avec les faits, avec la réalité des événements et la réalité psychologique.

Ces deux pôles qui ont représenté à une certaine époque les buts des tendances de l'âme européenne, seront-ils capables aujourd'hui encore de cristalliser aujourd'hui des énergies ? Continueront-ils à susciter deux courants de forces égales ? L'un d'eux prévaudra-t-il ? Autant de questions aux quelles l'evenir apportera peut-être un jour une réponse.

Je n'analyserai pas le livre du Comte Coudenhove-Kalergi dont la matière est trop riche, trop abondante et trop complexe pour s'enfermer en quelques lignes. Je renvoie le lecteur à l'ouvrage lui-même, cet ouvrage qu'aucun homme conscient de ce que fut l'Europe, de ce qu'elle peut devenir, ne doit négliger. Parmi ceux qui ont montré des routes nouvelles, ouvert des clairières, défriché des sentiments et des idées, l'auteur de « Held oder Heiliger » sera certainement compté comme un des meilleurs architectes de l'Europe possible. Marcel BRION.

UN ECRIVAIN RUSSE : FEDOR GLADKOV

Gladkov naquit en 1883, dans une famille pauvre de paysans. Il fut d'abord « garçon » dans une pharmacie, puis apprenti dans une typographie. De 14 à 18 ans il vagabonda et connut toutes les privations. Par la suite il prit une part active au mouvement révolutionnaire et fut déporté. La vie des déportés lui fournit la teneur de son premier essai littéraire « Les Bannis », écrit en 1912. Cette nouvelle pêche par tous les

défauts dont seront marquées toutes les premières œuvres de l'écrivain. Pas de composition, l'absence d'un style propre, une langue contractée, torturée, précieuse. Néanmoins les solides qualités du futur auteur du *Ciment* y percent déjà. Gladkov révèle dans les « Bannis » une connaissance approfondie du milieu qu'il dépeint et un grand don d'analyste. De plus cette œuvre est pénétrée du commencement jusqu'à la fin du réalisme le plus vrai, sans que ce réalisme verse un seul instant dans la photographie. Elle témoigne aussi de l'esprit sincèrement révolutionnaire de l'auteur.

« Le Chablis » (1) est une pièce de théâtre qui servit de suite aux « Bannis ». Ecrite en 1918, elle peint la vie des révolutionnaires revenus de l'exil, presque à la veille de la Révolution. Comme règle générale, les pièces de Gladkov sont peu scéniques et gagnent à être lues plutôt que vues. Il en est de même de la « Horde », pièce s'inspirant des mœurs des pêcheurs de la Caspienne. Cette pièce appartient à un cycle d'œuvres de l'écrivain relativement récent. Néanmoins elle fait montre des mêmes défauts que les œuvres antérieures.

L'emphase et la raideur de la langue des héros frappent désagréablement.

Le « Cheval de feu », paru ultérieurement est un roman dans lequel on se trouve aussi en présence des mêmes défauts. Ce roman est consacré à la guerre civile dans le Midi. La langue des personnages et de l'auteur lui-même en est très artificielle. Mais malgré les défauts de forme, c'est une œuvre puissante, pleine d'un pathétique révolutionnaire intense.

« Le Ciment » est l'œuvre la plus saillante de Gladkov. Ce n'est que dans le « Ciment » que l'écrivain a réussi à se débarrasser en entier de l'emphase propre à ses œuvres antérieures. Autant que son style est hâché recherché et haletant dans le « Cheval de feu », autant il est simple et expressif dans le « Ciment ». En outre, le « Ciment » est bien construit, tandis jusqu'alors Gladkov ne composait pas ou composait peu. Mais les progrès techniques de l'auteur ne suffisent pas à expliquer l'énorme succès de ce livre. Le grand mérite du « Ciment » et dans le pathétisme révolutionnaire concentré qui en émane. Pour ses premières œuvres, Gladkov puisa le pathétique dans le romantisme de la lutte révolutionnaire. Pour le « Ciment » il le puisa dans l'œuvre d'édification pacifique du peuple.

Les derniers grondements de la guerre civile s'apaisent. Le fusil dans une main, le marteau dans l'autre, les ouvriers s'efforcent de mettre en marche une usine de ciment. Ils doivent la

(1) Arbres que le vent ou l'orage abat dans les forêts.

défendre contre les bandits et contre les saboteurs, plus terribles que les bandits. Le prolétariat lutte héroïquement pour la réorganisation de la production mutilée. Gladkov fixe dans le « Ciment » la physionomie de l'épopée qui succéda au communisme de guerre, et les figures des travailleurs qui défendirent les conquêtes d'Octobre. Et il évoque cette lutte héroïque avec une vérité si saisissante, qu'il nous semble que les choses ne sont pas racontées, mais qu'elles arrivent devant nous. Tous les personnages du « Ciment » parlent, respirent, vivent et se révèlent à nous avec leurs passions humaines et leurs réactions intérieures les plus intimes. « Le Ciment » se lit avec un intérêt qui ne faiblit pas jusqu'au bout.

Cette œuvre est pénétrée de l'idéologie de la nouvelle classe ascendante. Gladkov rend à merveille la psychologie des hommes nouveaux mais appartenant encore à l'époque de transition.

Tout en traitant largement dans le « Ciment » le thème de rétablissement de l'usine, Gladkov y entremêle avec adresse des épisodes de la vie intime des ouvriers. Le conflit entre Dacha Tchoumalova, l'ouvrière enfantée par Octobre, et son mari Glèbe qui, quoiqu'il soit lui-même un militant, ne veut pas partager sa femme avec les tâches sociales, est particulièrement caractéristique. Glébe et Dacha sont les types de nos ouvriers dont les épaules supportèrent tout le poids de la guerre civile et de la ruine économique.

L'époque de l'édification révolutionnaire a achevé de former Gladkov comme écrivain, et c'est à elle qu'il éleva un monument commémoratif : son « Ciment ».

Le nouveau lecteur venu des bas-fonds de la vie a estimé ce monument à sa juste valeur. Dans le « Ciment » il se reconnut lui-même il reconnut sa vie pénible, son travail opiniâtre, sa révolution, son enthousiasme pour la lutte et l'édification. Les personnages du « Ciment » sont des gens avec qui il vit côte à côte, qu'il aime ou haït, avec lesquels il était aux tranchées, et avec lesquels il édifie la vie nouvelle.

Cette interpénétration complète entre l'auteur et la vie des ouvriers explique le succès prodigieux du « Ciment ». (1) Nous trouvons dans la littérature contemporaine soviétique des œuvres qui dépassent le « Ciment » par leur valeur artistique. Mais il n'y en a pas une seule qui soit plus proche des masses.

A. PALEY.

Traduit du russe, par Amy STORÉ.

---

(1) *Le Ciment* (Editions Sociales Internationales, 3 rue Valette, Paris.)



LE MEILLEUR
DISQUE

La Foire Internationale de Marseille.

LE LIVRE A LA FOIRE DE MARSEILLE

Le plus haut instrument de culture, véhicule de la pensée « Le Livre », par suite de l'essor prodigieux pris par la Foire de Marseille, devait avoir une place importante à cette manifestation commerciale, coloniale et internationale.

Le Comité de la Foire l'a justement compris en lui réservant une section dans le hall C.

Le Président de cette Section, M. Augustin Tacussel, Libraire éditeur Marseillais, assisté de MM. Charles Adrien Artaud et Jean Truphème, commissaires délégués, présentera dans un cadre élégant, avec le concours des grands éditeurs de Paris et de Province, l'ensemble de la Production Française.

En effet, non seulement les bibliophiles y trouveront les exemplaires à tirage limité richement illustrés et habillés de leur goût, mais les enfants, les écoliers reconnaîtront les livres qui leur sont familiers : les Docteurs, les Membres du Barreau, les commerçants, les chefs d'industrie, etc., pourront s'y documenter sur les ouvrages journellement utiles dans l'exercice de leur profession.

On le voit, cette Section qui est appelée au plus grand avenir, ne manquera pas d'attirer un grand mouvement de curiosité pour le plus grand bien de l'industrie du Livre.

*
* *

L'INDUSTRIE DE LA PECHE A LA FOIRE DE MARSEILLE

Nous apprenons avec plaisir que l'Administration de la Foire de Marseille, toujours désireuse d'étendre plus loin son programme d'action, vient de créer une « Section de la pêche industrielle maritime » qui répond à l'extension que vient de prendre, dans notre région, l'exploitation de la pêche depuis l'adoption du chalut à panneaux.

Nul doute que les Industriels qu'intéresse cette branche un peu spéciale de l'activité maritime ne s'empressent d'apporter leur concours à cette section qui présentera un intérêt tout particulier.

Le Comité de la Foire de Marseille constitue pour cette section une Commission sous la Présidence de M. Léon Gautier, Conseiller du Commerce Extérieur ; M. Coffinières, Armateur à la petite pêche, a été désigné comme commissaire délégué.

*
* *

LA FOIRE DE MARSEILLE ET LES CHEMINS DE FER. — La Foire Internationale de Marseille vient de recevoir de la Société des Grands Réseaux de

Chemins de fer Français, notification des avantages exceptionnels qui sont consentis dès cette année pour la circulation et le transport des marchandises et des Exposants. Non seulement les Grands Réseaux feront application de leurs tarifs G. V. et P. V. 29/129 au transport des marchandises admises à figurer à la Foire de Marseille et satisfaisant aux conditions fixées par ces tarifs, mais ils accorderont aux Exposants qui auront obtenu cette facilité pour le transport des marchandises exposées une réduction de 50 o/o (tarif plein à l'aller, gratuité au retour) pour se rendre à leurs stands une fois au cours de la Foire à condition d'avoir à effectuer un parcours simple d'au moins 50 kilomètres. En outre la Compagnie P.-L.-M. est disposée à prolonger exceptionnellement sur ses lignes la durée de validité des billets d'aller et retour délivrés non seulement aux Exposants mais aussi aux visiteurs. Pour les Exposants les billets d'aller-retour pourront être valablement jusqu'au 29 Octobre : pour les visiteurs jusqu'au 30 Septembre. Enfin la Compagnie P.-L.-M. accordera à tout groupement uad' moins dix personnes ou payant pour ce nombre, se rendant ensemble d'une gare de son réseau à Marseille et justifiant de leur adhésion à une même organisation commerciale, industrielle ou agricole légalement constituée, une réduction de 50 o/o sur le prix du voyage aller et retour, calculée au plein tarif, le voyage de retour pouvant être individuel.

Ces appréciables facilités contribueront certainement à augmenter dans une large mesure le chiffre des Exposants actuellement plus nombreux que les années précédentes à pareille époque et l'affluence des visiteurs qui pendant la deuxième quinzaine de Septembre se rencontreront fidèles au rendez-vous que leur donne notre grand marché colonial et méditerranéen.


LES
MESSAGERIES
MARITIMES
FONT LE
TOUR DU MONDE

La T. S. F.

L'ACTIVITE DE MARSEILLE - P.T.T.

A l'heure actuelle, la radiophonie occupe une place de premier ordre dans le monde entier. Elle tend à se développer de plus en plus, surtout en France où elle est demeurée quelque temps bien inférieure à la Radiophonie étrangère.

Cette extension chez nous est due aux efforts répétés de nos postes régionaux qui, en dépit de moyens précaires, n'ont pas craint de tenter l'impossible pour parvenir à propager dans le public le goût du broadcasting.

Parmi ces postes régionaux, il importe de citer Marseille-P.T.T. qui s'est heurté jusqu'à présent à toutes sortes de difficultés. En dehors des questions d'ordre technique qu'il fallut solutionner, pour obtenir un réglage satisfaisant et des émissions correctes, on eut à résoudre des problèmes tout aussi importants dans les domaines artistique et financier.

J'ai écrit, à ce propos, un article dans Sud-Magazine du premier décembre 1928. Depuis, Marseille-P.T.T. a donné de nouvelles preuves de sa vitalité et largement prouvé son désir de satisfaire tous ses auditeurs. Ce résultat est la conséquence d'une gestion meilleure dont nous donnerons, sous peu, dans Sud-Magazine, une analyse très complète. Mais il convient de dire ici que l'orientation radiophonique nouvelle que Marseille-P.T.T. doit à son Comité de gestion artistique et financier actuel, est vraiment de nature à créer autour de ce poste de véritables amitiés en lui donnant un rôle hautement artistique et intellectuel.

Ce caractère s'est affirmé encore tout récemment à l'occasion du concert de musique espagnole organisé par ce Comité, le 5 août, et diffusé par les postes d'Etat français et la station de Radio-Barcelone.

On sait combien sont suivies et cordiales les relations qu'entretient notre poste avec Radio-Barcelone. Il est agréable de constater que le Comité de gestion ait su les resserrer davantage.

Pendant ce concert, transmis impeccablement, notre ami et distingué concitoyen, M. P. Guerre, qui s'intéresse vivement au sort de la radiophonie, a fait une remarquable conférence sur la musique espagnole.

Cette conférence, fort goûtée de tous les auditeurs, contribua largement au succès de ce concert qui constitue une des plus brillantes manifestations artistiques de Marseille P.T.T.

Charles ISNARD.

A Alger

(Chez Léo Louis Barbès, 6, rue Lys-du-Pac)

Je pourrais vous assurer aujourd'hui qu'en regardant fuir les derniers Algériens vers la douce terre de France, nous avons aperçu, du bout du musoir nord, surgissant des flots bleus, le fameux serpent de mer dont les chroniqueurs anéantis par la canicule sentent, chaque été le bout de leur plume dessiner machinalement la sinusoïde.

Mais vous ne me croiriez pas, arguant que la susdite bête préfère au midi et demi le trou des rocs sous Marseille-Veyre ou les calanques tranquilles de Carry-le-Rouet.

Je vous conterai donc cette fois qu'au lieu du serpent marin on a vu tout soudain sur les blocs bétonnés du môle, sautant d'une flaque de sel à la boîte broumitchée d'un pêcheur, de la nostalgique mandore d'un kaoued musicien à l'épaule safranée de quelque belle baigneuse, on a vu voltiger en toute familiarité un singulier papillon jaune.

Or, chacun sait pertinemment que l'esprit d'Etienne Bouchaud souvent prend pour vagabonder cette forme surprenante. On ne s'y trompa point : le lendemain le peintre en personne était là, souriant derrière ses lunettes d'écaille, frais arrivé du Maroc dont la sécheresse commençait à lui peser. Etienne Bouchaud! beau fleuron de la *Guirlande Abd el Tif*, cher peintre de Marseille et d'Alger, qui unit ces deux noms au meilleur de son œuvre, avec qui rôdant rue des Consuls ou rue des Lotophages, on peut évoquer sans arrière-pensée le triomphant buste de Victor Gelu et les cabarets qui l'entourent... Pensez s'il fut accueilli à bras ouverts en cet Alger dépouillé qui cuit dans son jus.

Il débarquait de Fez presque en même temps que le peintre musicien Mainssieux (celui-là même qui écrit de si mordants papiers au *Crapouillot* et à *Vient de paraître*). Il avait rencontré Launois à Oran, chez le docteur P. Gasser où les artistes trouvent toujours le plus affectueux accueil, et il apportait des nouvelles de quelques Marocains... le poète Alphonse Météríé, le peintre kabyle Si Azouaou Mammeri qui tous deux sont quelque chose dans les Beaux Arts du protectorat.

Nous lui en donnâmes à notre tour de Louis Fernez que nous avons quitté à Jaen, confin d'Andalousie, fin juin et qui nous écrit de Tolède où, malgré la chaleur et en s'encourageant de manzanillas et moriles au moins supérieurs à la quina-kola, il peint ces gouaches magnifiques (j'en juge d'après celles de Grenade, de Malaga, de Cordoue, de Ronda).

Bouchaud, lui, va recommencer, après le gros travail fourni à Marrakech et surtout à Fez, à capter l'atmosphère de la Marine et de la Kasbah, dans des panneaux qui feront, comme ce printemps dernier, l'admiration des Parisiens chez Druet.

*
* *

Je voulais encore vous nommer quelques coins verts autour d'Alger où, la nuit tombée ou au midi du week end, chacun tente d'aller goûter « le climat de France ». Voici quelques protégés enfin ces sites charmants, que menaçait la ville tentaculaire, par un règlement de voirie voté dare dare au sein de la nouvelle municipalité et approuvé à l'unanimité en Conseil de Préfecture : interdiction de construire là sur plus d'un tiers du terrain, limitation de la hauteur des immeubles, respect de l'arbre si sauvagement méconnu depuis des années, etc. Spéculateurs, agents d'affaires, promoteurs de combines fulminent, mais le parc d'Hydra, Gatliff, le Golf et, ailleurs, Casabianca, le Frais Vallon, le Beau Fraisier conserveront longtemps encore leurs lerres, leurs chèvrefeuilles et — pourquoi pas ? — leurs agaves et leurs figuiers de Berberie. Un peu de verdure continuera à répondre au mazout et aux huiles brûlées du bas, sur les hauteurs de Kouba, d'El Biar et de la Bouzaréa.

Réglée la question des crêtes, nos édiles dit-on s'occupent activement des autres urgents problèmes posés par l'urbanisme. Qu'ils écoutent M. Jean Pomier, président de l'Association des Ecrivains Algériens, lequel dans un récent numéro d'*Afrique*, et à propos du numéro spécial des *Cahiers du Sud* sur Marseille, émet en considérant lels rues algéroises des observations fort judicieuses.

*
* *

Et puisque nous en arrivons aux écrivains d'Alger, comment ne vous affirmerais-je pas que le Marc Antoine de Mme Lucienne Favre hante les cerveaux des lecteurs et des lectrices presque autant que celui de la pauvre et belle Dominique, la mariée de *La Noce*, rose rouge sous la neige.

Le livre a remporté largement le succès que j'avais eu plaisir à lui prédire à son apparition, succès de presse et succès de librairie. On parle de *La Noce* dans les autobus suburbains autant que dans le train des maris qui regagnent Chréa ou Aïn N'Sour des montagnes. On en parlera dans les salons quand ils rouvriront leurs portes à mi octobre.

Nous avons encore lu la plaisante *Aventure de Sidi Flouss*, de M. Ferdinand Duchêne qui ajoute une pierre à la construction déjà imposante des *Barbaresques*. Elle est de taille, c'est-à-dire qu'on peut regarder ce roman comme l'un des meilleurs de l'écrivain, tant par son architecture claire et solide que par l'imprévu tragi-comique du sujet. Il y a d'admirables veines dans le filon kabyle et M. Duchêne sait les exploiter avec talent. Son livre, encore que très différent de *La Noce*, doit être mis à côté d'elle sur la table de rotin des vacances.

Enfin un petit livre à signaler pour les amoureux de poésie : celui de M. Robert Laverny, *Reflets*, édité à l'imprimerie Africa, qui apporte un frais et

subtil frisson dans « la paresse veloutée et molle comme l'huile » de l'été. La personnalité du poète de *La folle étoile*, colonial revenu à Alger depuis quelques mois, s'accuse nettement dans ce recueil délicieux que les *Nouvelles littéraires* du 13 juillet ont su remarquer.

*
* *

Je ne vous parlerai pas encore de musique. Il n'y a ici, pour l'instant, que celle des cigales et, le soir, les Concerts du Square. Mais ceux-ci n'intéressent que les yaouleds pressés contre la grille extérieure, les dames sans fortune, esseulées dans la ville vide, et les potaches qui n'ont pu décrocher le bachot et que leur père, par représailles, a privés de congé.

L. L. B.

Cette Revue est imprimée sur papier blanc satiné des Papeteries Navarre. (Cuvée spéciale des « Cahiers du Sud »).

A Fes

Sous la direction de Charles-Tristan Pehau. — Collège Musulman. Fes

---

Comme Fes, cette fleur subtile où se compose sur un mode si harmonieux la méditation théologique et la sensualité la plus raffinée nous enseigne sous la clarté chaude et dorée d'un beau crépuscule d'Août où les arbres découpent dans sa campagne tant d'ombres claires la vanité de l'art des rhéteurs et des pédagogues, le dégoût des chromos faciles et grossiers et des vagues débauches de couleur de la peinture officielle !

On y vient précisément d'accueillir avec une espèce de déférente solennité qui ne manque pas de comique Duvent, le grand pontife dont les toiles immenses affligent de leurs dessins confus et prétentieux, de leurs silhouettes glaciales, de leurs couleurs voyantes et continues les murs de plusieurs des Rendemes Officielles. Combien eût été préférable la blanche nudité des murs de l'Islam, mais on a cru encourager la peinture en accablant de commandes ce narrateur ampoulé des entrées solennelles de Lyautey à Taza ou de la soumission des tribus au funèbre Steeg!

Très heureusement pour Fès, cette année a été fertile en maintes autres visites de peintres. Etienne Bouchaud vient à peine de nous quitter non sans une dernière et mélancolique station au bal de soldats et de légionnaires par où la Ville Nouvelle manifesta au 13 juillet son attachement à la République que nous tenons de la manificence des Orléanistes de 1875, d'un tel pittoresque dans son impudeur coloniale. Ancien pensionnaire de la villa Abd El Tif, Bouchaud qui fut jadis mobilisé au Maroc et y conquit d'emblée la sympathie de cet esprit si libre qu'était alors Lyautey s'est surtout attaché à traduire les paysages de l'extérieur de la ville. On en verra d'admirables au prochain Salon d'Automne, très nuancés, avec une insistance dans les gris qui fait songer à ce Marcel Vicaire que les Arts Indigènes arrachent hélas! trop souvent à la peinture et qui a un talent si personnel.

Mainssieux était parti peu avant Bouchaud, c'est à lui que les Tharaud ont confié d'illustrer leurs prochaines « Nuits de Fès ». C'est une très abondante moisson de croquis pour eaux fortes auxquelles la ville de Moulay Idris se prête tant, et dont jadis Boutet de Monvel avait tiré un parti fort original que Mainssieux emporte avec lui. Mainssieux a fait aussi de nombreuses aquarelles et, comme Beuchot, surtout à l'extérieur de la ville dans ce paysage de la Vèga de Fès qui n'a de comparable au Maroc que celui presque plus beau de la campagne de Tétouan. Il est rare que des oliviers n'y laissent traîner leurs ombres nettes a moins que le peuplier n'y érige sa flexible cime bien atlantique.

Le très original et très personnel peintre américain O' Popp Hart qui interprête ce qu'il voit avec une telle liberté et souvent un bonheur égal a. cet hiver, composé soit des dessins rehaussés, soit d'audacieuses aquarelles le tout, souvent avec une note étrange d'humour. Le Mellah l'a en particulier retenu et de ses doigts est issue une véritable galerie des juifs qui défilent Place du Commerce: vieux rabbin, biblique mendiant, jeune émancipé à bicyclette, une épaisse gaieté

presque flamande jaillit de maints groupes joyeux. Cela est très neuf et très séduisant.

Le Sénégal nous a envoyé Mlle Ackein dont les recherches sont d'une telle modernité et sur qui comme sur le délicieux Frank Sloane dont nous avons parlé dans une précédente chronique l'influence de Dufy a été si heureuse, d'une figure ou d'un paysage s'évanouit tout ce qui ne lui apparait pas comme essentiel, art très allusif et qui n'en a pas moins de vigueur avec la largeur de ses plans et la beauté de ses volumes.

Avec De Herain dont vraiment de multiples dessins et beaucoup d'eaux fortes ont une acuité spirituelle à laquelle on ne peut résister et qui s'en est retourné au printemps vers les Baux, et Yves Brayer il faut noter que la Casa Velasquez nous a envoyé Francis Harbuger, l'Angleterre Turnbull et l'Afrique du Sud cet extraordinaire Wolf qui traduit et malaxe visages et paysages avec une si étourdissante et impérative fantaisie. Quant à Gabriel Rousseau dont une exposition s'est heurtée à la coutumière indifférence des français de Fès, à l'art, il a continué de minutieux et savants dessins de la Medersa Bou Anania. Combien il est facheux que le Protectorat ne lui confie point de faire pour les Médersas de Fès le même travail qu'à la demande de Lyautey il a si bien accompli pour les tombeaux Saadiens de Marrakech mais notre indifférente municipalité n'a même pas su acquérir un fort beau tableau de lui des vieux souks brûlés en 1917, qu'à défaut du souci de l'Art qui lui est si étranger, son intérêt documentaire eut du faire à priori retenir.

Outre quelques peintres de chromos à vente si facile au sud du 35e degré de latitude, voilà en un résumé qui se ressent de la langueur paresseuse de l'Eté, ce qu'a donné l'année picturale à Fès. Vicaire

« Dont les pinceaux chantent mieux qu'Apollon »

comme le dit si bien Métérié dans son délicieux « Petit Maroc » et de qui l'obsédant dessin qu'en a fait Mainssieux parmi ses ouailles ne cesse de me hanter; Mme Revaillaud dont le talent est en constant progrès et qui sait si bien traduire les jardins de Fès; Mme Marguerite Delorme de laquelle on saura sans doute assez et trop en se souvenant qu'elle est une fidèle élève de Luc Olivier Merson, avaient donné de leurs œuvres une exposition Le public fassi a, bien entendu, marqué aux quasi photographies si mornes de Mme Delorme le succès qu'on en pouvait espérer. Il y a encore en perspective hélas, bien des beaux jours pour le style pompier dans Fès la Sainte!

Vicaire prépare une étude sur les coopérations indigènes. Si j'en crois un bruit fort vraisemblable, François Bonjean se fixerait à Fès en octobre et qui ne se réjouirait de la venue ici du biographe pénétrant et charmeur de Mansour dans Alexandrie et au Caire? Montherlant, qui apprendra sans doute avec joie que l'adjudant qui l'en fit fuir a quitté Fès définitivement, pense nous revenir en septembre tandis que des bords d'une Baltique Thuléenne, François Berge nous mande sa nostalgie du ciel de Fès.

Nous parlerons un jour que sa clarté en sera plus clémente des récentes tentatives théâtrales des jeunes musulmans.

Charles-Tristan PEHAU.

DOCUMENTS

DOCTRINES
ARCHÉOLOGIE — BEAUX-ARTS — ETHNOGRAPHIE
VARIÉTÉS

Magazine illustré paraissant

DIX FOIS PAR AN

Sommaire du N° 4 (25 Septembre 1929)

Erland NORDENSKIOLD, *Le balancier à fardeaux et la balance en Amérique.* — *Quelques esquisses et dessins* de Georges SEURAT. — Carl EINSTEIN, *Gravures d'Hercules Seghers.* — C. T. SELTMAN, *Les sculptures primitives des Cyclades.* — Georges BATAILLE, *Figure humaine.* — Michel LEIRIS, *Alberto Giacometti.* — CHRONIQUE, par G. BATAILLE, Robert DESNOS, Jacques FRAY, M. GRIAULE, M. LEIRIS, G. H. RIVIERE, A. SCHAEFFNER.

Abonnement (un an — dix numéros)

France: 120 fr. (le N°: 15 fr.) — Belgique: 130 fr.

France: 120 fr. (le N°: 15 fr.) — *Belgique:* 130 fr. (le N° 16 fr.). — *Etranger:* Demi-tarif: 150 fr. (le N° 18 fr.). — *Etranger,* plein-tarif: 180 fr. (le N° 20 fr.)

RÉDACTION ADMINISTRATION :

39, Rue La Boétie, PARIS (VIII[e])

Tél. Elysées: 30-11 Chèques postaux 1334-55

Facile à transporter, il reproduit le son de la voix et le talent de l'artiste aussi nettement que les appareils les plus volumineux



L'appareil Gramophone portatif est une précieuse ressource dans un pique-nique. Il fait passer des moments agréables

C'EST un plaisir dont personne ne se lasse que d'écouter les plus grands virtuoses.

Avec un appareil portatif " La Voix de son Maitre" vous pouvez les entendre aussi souvent que vous le désirez et n'importe où.

Pour une somme modique, cet appareil vous fera goûter un plaisir toujours nouveau et il sera bien souvent une ressource inappréciable pour vous et vos amis.

Cette machine parlante, d'un petit volume, est mise au point avec un tel soin et une telle science qu'elle rend les nuances du jeu du musicien et les modulations de la voix d'une façon si parfaite que c'est à s'y méprendre.

Allez l'écouter dans une cabine d'auditions "La Voix de son Maitre " et vous ne pourrez vous empêcher d'admirer la netteté de la voix du chanteur et la beauté de la musique.

Prix des modèles portatifs : à partir de 1.000 francs

Cet appareil peut contenir six disques. Plateau de 0 m. 25 pouvant jouer les disques de 0 m. 25 et de 0 m. 30.

Pour tous renseignements et catalogues, s'adresser à la Cie Française du Gramophone, 71, La Canebière, Marseille.



Gramophone Orthophonique

" LA VOIX DE SON MAITRE "

Machines Parlantes

DISQUES COLUMBIA :

Toccata et fugue en ré mineur (Bach).
Toccata de la Ve Symphonie (Widor). Orgue solo par E. Commette.

Un connaisseur de musique prétendra toujours préférer l'exécution d'une œuvre sur l'instrument pour laquelle elle a été composée. On peut mépriser à juste titre les adaptations pour orchestre des rhapsodies de Liszt ou de certaines sonates de Beethoven. Mais qui a pu se plaindre de la *Toccata et fugue en ré mineur* de Bach lorsque l'enregistrement de Stokowsky nous l'a révélée ? Jamais accents ne nous ont plus touchés ! Je n'hésite pas à proclamer ce disque le plus beau de ma collection.

Cependant voici Commette — cette autre révélation du disque — qui nous donne à son tour la Toccata et Fugue et lui à l'orgue, bien entendu, et dans la plus pure tradition. Voilà qui va rendre heureux les connaisseurs : pouvoir admirer cette œuvre sans aucune réserve. Et en effet, quelle prestigieuse connaissance du texte, quelle communion parfaite avec tout ce que le grand Bach a pu mettre d'âme dans cette composition !

Cependant je replace sur ma plaque tournante le disque de Stokowsky. Ce moelleux dans les cordes, cet accent dans les notes basses me redonnent les joies les plus pures. Stokowsky est décidément un grand chef et son orchestre a toutes la saveur d'un fruit mûr à point.

La Toccata de la Ve Symphonie de Widor est également jouée avec éclat par Commette sur un disque de 25 centimètres. C'est une page très brillante que l'organiste de Lyon déchaîne comme un torrent sous les voûtes de la Cathédrale qu'il suffit de fermer les yeux pour évoquer aussitôt.

Etudes symphoniques (*Schumann*) exécuté par Robert Casadessus sur piano Pleyel.

Columbia nous offre ce mois-ci un très remarquable enregistrement des *Etudes Symphoniques* de Schumann jouées sur piano Pleyel par Robert Casadessus. Ce jeune maître est l'égal des plus grands dans son interprétation de Schumann. Tout le sublime de ces études est dans le mouvement, dans le rythme, j'évoque en les écoutant les

belles mains nerveuses de Schumann dont le moulage est si émouvant à étudier.

Les *Etudes Symphoniques* occupent trois petits disques et demi. Le 2e côté du 4e disque est couvert par un petit chef-d'œuvre de Schumann l'*Oiseau prophète* détaillé par Casadessus avec une légèreté de touche ravissante.

Quatuor n° 6 en ut majeur (*Mozart*) *et Quatuor op.* 41 *n°* 1 *Shumann.*

Le quatuor Capet nous donne aussi de Schumann le *quatuor n°* 1, grand progrès sur les premiers enregistrements de cet ensemble. Aucune vibration parasite, l'équilibre le plus parfait entre les instruments et toutes les qualités de sonorité que nécessite la musique de chambre. L'œuvre est parmi les plus belles de l'auteur et n'avait pas encore été enregistrée d'un bout à l'autre. A ceux qu'intéressent les différences d'interprétation je conseille de comparer le Scherzo de Capet avec celui du Flonzaley Quartet (Gramophone). Les deux allures sont entièrement différentes : celle de Flonzaley plus appuyée, plus saccadée, celle de Capet vertigineuse à force de rapidité. Le *Quatuor en ut majeur* de Mozart est un des plus importants par l'ampleur des développements (4 grands disques). Je recommande particulièrement l'andante cantabile, une des pages les plus suaves de Mozart.

I. *Chanson des Sirènes*, II. *Berceuse de la Sirène* (Honegger).

Automne (Honnegger) chanté par Mme Croiza (l'auteur au piano).

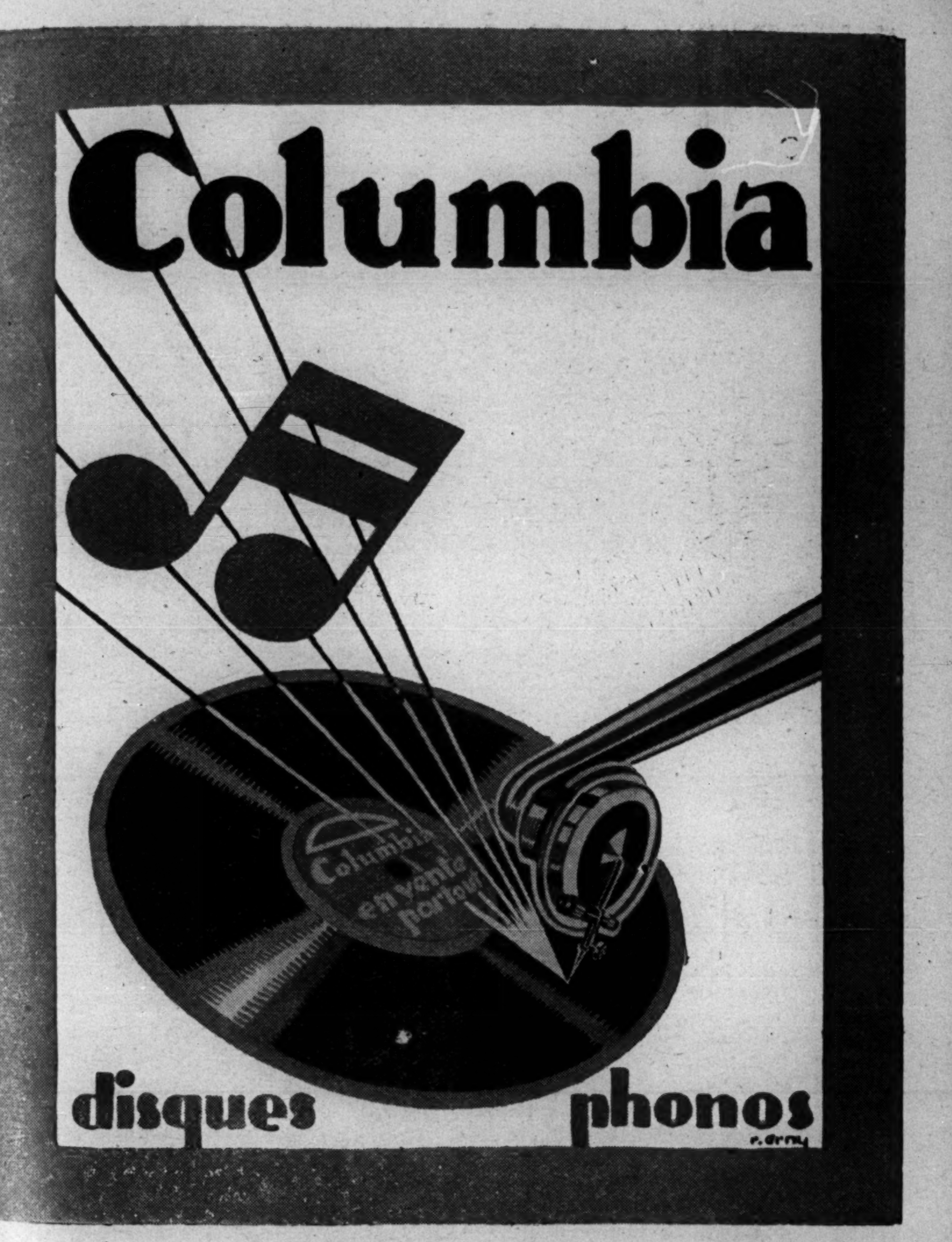
Qu'il est bon de pouvoir entendre de tout près Mme Croiza ! Les délicates chansons d'Honnegger que vient d'éditer Columbia perdraient, il me semble, à être entendues dans une salle de concert. Dans l'intimité d'un appartement cette voix n'a plus souci de donner toute son ampleur mais nous parle au cœur directement, donnant à chaque mot sa valeur la plus subtile. Quelle science du chant et quelle fine culture suppose une pareille interprétation ! J'ignore la date de composition d'« Automne ». Le regretté Apollinaire a-t-il connu la musique si compréhensive qu'Honnegger a composé sur son poème ?

DISQUES ODÉON :

Danseuses de Delphes. Minstrels (Debussy).
Piano solo par Marius François Gaillard.

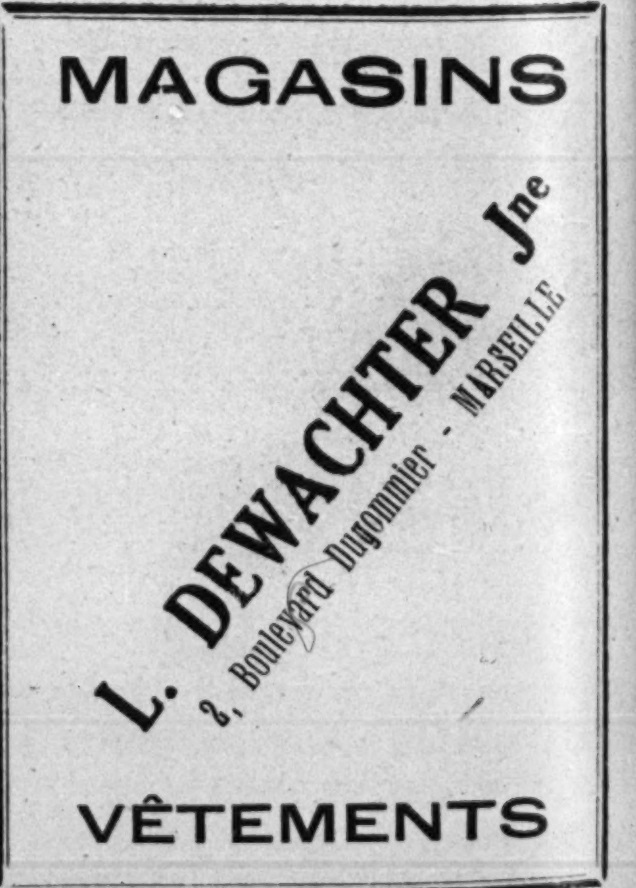
M. F. Gaillard est un excellent interprète de Debussy mais je n'aime guère la sonorité de son piano.

Les inégalités de réussite dans les disques de piano ont amené la Maison Pleyel à une intelligente initiative. Elle a invité certains virtuoses à exécuter successivement le même morceau sur quatre


Columbia
Columbia
en vente
partout
disques
phonos



THÉ
DE
L'ÉLÉPHANT
P. L. DIGONNET & Cie Importateurs
MARSEILLE - LE HAVRE



MAGASINS
L. DEWACHTER Jne
2, Boulevard Dugommier - MARSEILLE
VÊTEMENTS

pianos préparés chacune d'une façon particulière. Cette expérience est destinée à éclairer les techniciens sur les conditions que doit remplir un piano devant le microphone.

Pierre-Lionel Méry.

Disques Gramophone :

Sonate en la majeur (C. Franck) pour piano et violon (L. 745 à L. 748). Mlle Lucette Descaves et M. William Cantrelle.

Les nouveaux procédés d'enregistrement ne laissent décidément plus rien à désirer aux amateurs de musique pure. Devant des témoignages aussi concluants que ceux-ci aucun n'osera désormais déclarer la musique enregistrée bonne tout au plus à mettre en joie les familles ou à servir d'article d'exportation pour les tropiques. Qui ne préfère un excellent disque aux exécutions si souvent sabotées de la province ? Il en résultera une disparition rapide des violoneux mais, hors cette engeance, qui s'en plaindra.

Cette magnifique *sonate en la majeur* de César Franck pour piano et violon vient confirmer avec force cette opinion. Le disque se prête à merveille à des enregistrements de cette nature et, à l'ouïr, on se prend à l'illusion qu'il crée : invinciblement on cherche autour de soi les musiciens qui lui donnent une vie prodigieuse. Cette œuvre est excellemment interprétée par Mlle Lucette Descaves qui rend sensible par son jeu un détachement certain de la terre, de ses pauvretés et de ses fautes à mesure que le violon de M. William Cantrelle en de larges phrases mélodiques au rythme modulé comme un continuel battement d'ailes décrit, semble-t-il, une contrée céleste aux émerveillements infinis. Une voix pleine d'inflexions, des accords purs, qui se répondent, comme des salutations d'anges, puis le récit du violon déroulant des histoires du ciel pendant l'exode d'une âme entraînée qui plane et monte aux champs bienheureux, arrachements passionnés et coups d'aile enivrants, tout cela passe dans ce duo que l'aiguille à mesure délivre et dont aucune imperfection ne trouble l'intarissable pureté. Le dernier disque (*allegretto poco mosso*) qui contient cet hymne de la joie surnaturelle, à la fois majestueux et mutin peut être joué *ad libitum* sans que jamais on se lasse d'entendre les voix mêlées du piano enfin gagné par l'ivresse du ciel et du violon qui chante le ravissement des esprits dans leur patrie lumineuse et l'extase du bonheur parfait.

Cet ensemble de quatre disques prendra une place de choix dans les classeurs des vrais dilettanti.

Mélodious mémories (Pinck) Jack Hylton et son orchestre (L. 744).

Cet amusant pot pourri est traité avec grand brio par ce bel humoriste qu'est Jack Hylton. Il nous souvient de ses pantomines drôles où il semble interpréter avec moquerie le thème décrit par les différents instruments. On n'a ici nulle peine à se le figurer parodiant Faust, Carmen ou Cavalleria. Et ceci nous fait penser par analogie

qu'on pourrait tirer bien des effets curieux en essayant de rajeunir quelques-unes de nos opérettes trop entendues, par l'adaptation du jazz; mais j'entends ici la clameur indignée et les vociférations d'un certain parterre.

Shehérazade. Asie et La Flûte enchantée (Ravel) chanté par Marcelle Gérar. Orch. Piero Coppola (P. 790 et W. 993.)

Beaux effets de chant sur les thèmes exquis où se complaît Ravel La phrase de Pelléas semble en maints endroits se glisser dans cette musique impressionniste, admirablement timbrée et rendue par le disque.

Jean BALLARD.

Les Revues

Le Crapouillot *ont publié, tout comme les* Cahiers du Sud *l'ont fait pour Marseille, un numéro spécial sur* Paris. *La chose était pour le moins tentante et d'importance. L'équipe dont, régulièrement, nous voyons les noms aux sommaires de la belle revue parisienne, s'en est tirée à son honneur. Les sites choisis, les textes rehaussés par les photographies d'Atget, tout dénote une préparation sérieuse faite avec un goût très sûr.*

Nous extrayons de l'article de M. Jean Galtier-Boissière, de Ménilmuche *à la* Villetouse, *les passages colorés que nous proposons ci-dessous à nos lecteurs comme une description de la pouillerie de Paris, analogue à nos rues chaudes.*

La rue de Belleville est une des artères les plus vivantes de Paris, la réplique, rive droite, de la fameuse rue de la Gaîté, qui commence à perdre de son charme par suite de l'invasion des métèques. La rue de Belleville grouille du matin au soir. Le jour, la chaussée est embouteillée par des ribambelles de petites voitures de quat' saisons avec leurs vendeurs au verbe impératif qui apostrophent le passant et perpétuent la tradition des cris du Vieux Paris. Les boutiques regorgent des denrées les plus variées : c'est le contraire des magasins des quartiers riches où le chic suprême consiste à ne mettre en montre qu'un unique objet. Ici, les boucheries exposent cinquante quartiers de bœuf saignant, les magasins de confection, cent mannequins épanouis, les bottiers, des pyramides de godasses « dernier chic parisien », avec leur simili-peau de crocodile en sept couleurs.

J'ai une tendresse particulière pour certain magasin de couronnes mortuaires: on y trouve, non seulement d'innombrables « regrets éternels » et de touchants bébés roses sous des saules pleureurs, mais encore des bicyclettes miniatures, des automobiles et même des avions en fausses perles, d'un fini incomparable, que les parents inconsolables vont déposer le dimanche sur les tombes du Père-Lachaise ou de Pantin en souvenir des exploits passés du cher défunt.

. . . .

et à propos de la rue Monjol

... L'honneur de ce coupe-gorge, aux masures lépreuses et croulantes, l'avilissement de ces êtres difformes tombés au dernier degré de la dégradation, étaient bouleversants : le promeneur fourvoyé fuyait avec l'impression d'avoir entrevu l'antichambre de l'Enfer.

La pioche du démolisseur a commencé de jeter bas cet effroyable îlot de gangrène, ce nid à vérole et à tuberculose des clandestines. La roulotte a disparu : une à une les masures s'écroulent. J'ai passé par là l'autre jour. Il n'y avait plus que deux gouges poudrées et maquillées sur le pas de leur porte, les deux survivantes du dernier carré, qui, lorsqu'on les chassera, iront dormir ou mourir sous les ponts...

A deux pas de la « Place du Combat » se trouve une officielle « maison de Société » d'une assez curieuse atmosphère. Les débardeurs du quai de la Loire et les Sidis des chantiers bellevillois viennent déguster là d'atroces bibines, en caressant des dames demi-nues, costumées en bébés roses ou en empereurs romains. Au son de l'accordéon, les couples enlacés tournoient avec la célérité des derviches. Toutes les dix minutes, l'accordéonneux fait une petite quête dans une

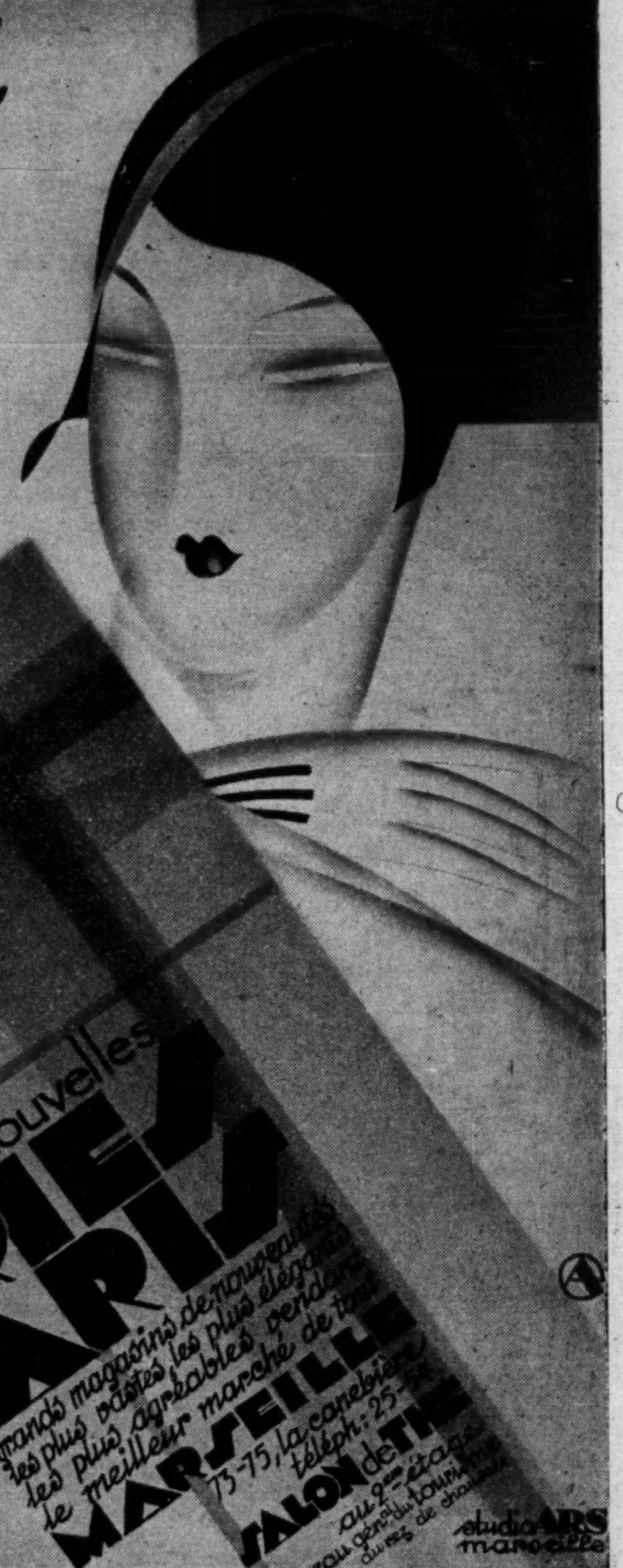
coquille St Jacques. Parfois, la porte s'ouvre et une « équipe » surgit, de gars à foulards bariolés, la gapette sur l'œil qui, entre deux attaques nocturnes rue de Meaux ou impasse Puebla, viennent « s'en jeter un », pour se donner du courage à l'ouvrage. Malheur au journalier fier-saoul qui étale sa paye sur le marbre et partira tout à l'heure en titubant le long du boulevard désert !

Nous avons déjà signalé Jazz comme le plus parfait magazine du moment. Chaque numéro nous apporte des joies sans cesse renouvelées. Tant par le choix intelligent des photographies que par la collaboration remarquable groupée en chaque sommaire, ce magazine mérite d'être lu dans tous les milieux et dans tous les pays car il est un modèle du genre. Dans le numéro de Juin nous avons relevé entre autres pages du plus haut intérêt celles-ci dues à notre ami Charles Arno-Brun sur Marseille dont l'accent et la couleur nous plaisent infiniment.

... Or, c'est d'un peu haut qu'on te découvre, Marseille, ou plutôt qu'on regarde à la fois tes deux visages et le grand gouffre bleu que tu as à la place du cœur. Paris, Londres, Berlin, toutes les grandes cités dont le ciel est plus durement tendu sur la peine des hommes, sont du genre masculin. On dit : il a tant d'habitants, il se lève tôt, il a faim, il chante, il dresse des barricades. Marseille est du féminin. Elle caresse, elle aguiche, on la désire. Cicéron, Puget, Bonaparte, Stendhal ont couché avec elle. Elle a eu la peste et le choléra. Elle s'inscrit entre Naples et Stamboul à l'atlas sentimental du monde, entre Gênes et Hambourg. Sur sa carte économique ! Elle joue avec deux miroirs que le soleil frappe. Dans l'un, c'est la figure de la légende qui resplendit entre des attributs marins sans utilité, mais non sans charme, c'est la comédie de la volupté, de l'anarchie, de la paresse, les ultimes grâces du romantisme relevées d'une pointe d'ail, avec juste ce qu'il faut d'angélus, de « tu viens chéri ? », de « gratte-ci banane ! » pour donner l'illusion de la vie. Vers l'autre, elle penche le vrai, le sérieux visage de l'industrie et du négoce.

. . . .

Après les darses de la Joliette, jusqu'à l'Estaque où fument les raffineries de soufre, les briqueteries, les usines à plomb, les tuileries, elle a bousculé d'un geste dur les pinèdes chères à l'Ecole provençale du XVIIIe siècle, celles où Loubon menait paître ses candides moutons et sur lesquelles Cazile drapait un ciel de tendre soie. Dans sa hâte de rejoindre le Rhône pour un mariage de raison, elle a même déchiré la ceinture trop étroite de ses collines. Il n'y a pas


toutes les
nouveautés
la parure
le vêtement
l'ameublement
le confort
LES nouvelles
GALERIES
de PARIS
grands magasins de nouveautés
les plus vastes les plus
les plus agréables
le meilleur marché de
73-75, la canebière
au 2me étage
studio ARS
marseille

un siècle encore, elle dormait ici, rêvant à l'Arcadie, dans le grésillement des cigales, le parfum du thym ; elle pense aujourd'hui parmi les voies ferrées, les gazomètres, les plaques tournantes, à Anvers, à la Mer du Nord, après avoir fait embaucher par la Chambre de Commerce toutes les sirènes en disponibilité. Là, le poids du monde entier tire sur chaque amarre tendue.

*
* *

THEATRE DE PLEIN AIR

Au moment même où ce théâtre paraît subir une crise d'auteurs il nous est tout particulièrement agréable de rappeler, avec le retard, hélas! que subit un périodique, les succès incontestés remportés coup sur coup par le poète F. Paul Alibert dont nos lecteurs retrouvent parfois le beau talent racé dans nos colonnes. Notre ami a donné successivement : Nausical au théâtre de Vals-les-Bains et les *Amants de Ravenne* au théâtre de Carcassonne. Ces deux pièces ciselées en pure matière par l'un des meilleurs virtuoses esthéticiens de l'époque, révèlent un sens de la vérité scénique et du style de plein air qui prouvent bien que François Paul Alibert n'a pas médité en vain sur ces difficiles sujets. On pouvait craindre précisément que le poète oubliât le dramaturge ; mais sans rien abandonner d'une langue souveraine et d'une tenue lyrique constante, il a su créer une continuelle atmosphère de passion et d'émois.

Ces deux pièces créées en deux villes différentes, exerçant sur deux publics distincts des réactions analogues, voilà qui confirme les quelques vérités simples entendues déjà de la bouche de Marcel Pagnol et que F. P. Alibert a sans effort découvertes et, chose plus rare, mises en œuvre par deux fois avec un succès magnifiquement renouvelé.

*
* *

DANS LE MERCURE

C'est avec joie que nous avons relevé dans le sommaire du *Mercure de France* du 15 Août, l'article de notre collaborateur Charles Barzel sur le peintre *Henner*, article relatant au milieu de commentaires critiques d'une grande finesse quelques lettres significatives du peintre. Nous suivons personnellement avec beaucoup de sympathie l'effort heureux de notre jeune collaborateur qui s'affirme davantage à chaque étude et nous l'engageons vivement à poursuivre dans cette voie de recherches critiques, guidée par une sensibilité toujours en éveil, débordante de tendresse pour autrui, attentive aux vies douloureuses ou passionnées, où lui sera réservée, après les plus douces joies et les surprises les plus émouvantes, l'audience de meilleurs esprits.

LA Ve FOIRE DE MARSEILLE

Inaugurée en présence de M. Germain Martin, Sous-Secrétaire d'Etat, et de toutes les autorités de la Région, la Ve Foire Internationale de Marseille a vu, chaque jour se renouveler les visiteurs et pendant quinze jours a attiré dans notre grand port, non seulement les commerçants de la Région, mais ceux de l'Afrique du Nord et des grandes villes méditerranéennes. Le trafic colonial y fut largement représenté, la date de la Foire coïncidant opportunément avec la rentrée des vacances.

Cette année, la Foire de Marseille a considérablement accru son étendue et son importance. Le Palais du Meuble a groupé de véritables merveilles d'arts décoratifs. Nous avons remarqué surtout le stand si harmonieux des Dames de France et les merveilles de David Frères, maîtres du genre. La section d'Alimentation, celle des Arts Ménagers, les innombrables pavillons et chalets en plein air, l'Agriculture et ses nombreuses ramifications, tout cela constitue un ensemble de tout premier ordre. Le Palais de l'Algérie et de l'Afrique Française, celui de l'Indo-Chine et de Madagascar groupent magistralement les multiples produits de nos possessions d'outre-mer.

La Foire a été clôturée le dimanche 29 Septembre par M. Maginot, Ministre des Colonies, et la veille M. Bordes, Gouverneur Général de l'Algérie, a présidé une journée algérienne, préface, dans la Métropole, des grandes fêtes qui vont marquer l'an prochain la commémoration du Centenaire.

On a aussi reçu à Marseille de nombreuses et importantes délégations économiques. La Ville a eu son aspect des grands jours et s'est présentée à ses hôtes sous la physionomie la plus accueillante.

La foire de Marseille a bénéficié comme aux années précédentes d'une excellente présentation publicitaire. Des deux affiches qui recouvraient ces temps-ci nos murs, retenons surtout celle de la Maison Hachard toutes en caractères typographiques modernes à teintes dégradées et comme flammés. La Maison Hachard demeure, en notre époque harcelée par la concurrence, à la tête des meilleurs studios de publicité d'art.

*
* *

Exposition Jean Lambert et Pierre Lévy à la Galerie Jouvène.

Ces deux jeunes maîtres-ensembliers ont présenté dans les salles de la rue Paradis, un choix parfait de meubles résolument et sobrement moderne, au meilleur sens du mot. Bibliothèque, bureau en palissandre vernis, armoire, lit en okonnies rose, beaux fauteuils confortables composaient un intérieur comme nous en montrent les meilleures photographies du Ruhlmann et Francis Jourdain. Il était même assez curieux au moment où la Foire réunissait les modèles les plus hétéroclites de mobilier de comparer les conceptions orthodoxes des deux ensembliers aux bizarreries inacceptables qu'on nous offre la plupaét du temps sous prétexte de modernisme. Il y avait une bonne leçon à prendre Galerie Jouvène.